UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Il a été imprimé de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotes de 1 à 20 ;

30 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 21 à 50 ;

100 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 51 à 150 ;

1100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Prioux, numérotés de 151 à 1250.

LE LIVRE DE SAINT JOSEPH

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Le Bon Dieu chez les Enfants. Un bel album in-4° carré, avec illustrations en couleurs d'après les dessins de Mme FRANC-NOHAIN.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Poésie

De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir (1888-1897), contenant les premiers *Vers, la Naissance du Poète, Un jour* et *la Mort du Poète*..... 1 vol.

Le Deuil des primevères (1898-1900), contenant les *Élégies, la Jeune Fille nue*, des *Poésies diverses* et les *Prières*. 1 vol.

Le Triomphe de la Vie (1900-1901), contenant *Jean de Noarrieu* et *Existences*..... 1 vol.

Clairières dans le Ciel (1902-1906), contenant *En Dieu, Tristesses, le Poète et sa Femme, Poésies diverses* et *l'Église habillée de feuilles*..... 1 vol.

Prose

Le Roman du Lièvre, contenant *le Roman du Lièvre, Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont, Des Choses, Contes, Notes sur des oasis et sur Alger, le 15 Août à Laruns, Deux Proses, Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry*..... 1 vol.

Pomme d'Anis *ou l'Histoire d'une jeune fille infirme*... 1 vol.

Pensée des jardins..... 1 vol.

Ma fille Bernadette..... 1 vol.

Feuilles dans le vent, contenant *Méditations, Quelques Hommes, Pommes d'Anis, la Brebis égarée*..... 1 vol.

Le Rosaire au soleil..... 1 vol.

Monsieur le Curé d'Ozeron..... 1 vol.

Le poète Rustique..... 1 vol.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25920.

FRANCIS JAMMES

LE LIVRE
DE
SAINT JOSEPH

436557
15. 6. 45

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Copyright 1921 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A

DOM MICHEL CAILLAVA O. S. B.

Filialement.

F. J.

PQ
2619
A5L5

I

L'APPEL

I

L'APPEL

Pour que vous me parliez, je me suis mis en prière, mais je n'entendais rien que le vent qui faisait battre mon volet, que la pluie et cette sourde plainte de mon cœur.

Ne tardez plus, car, dans mon âge mûr, je sens que j'ai besoin de votre conseil. Ah! pourquoi vous cachez-vous ainsi? Pourquoi mettre entre vous et moi des siècles d'ombre et de silence?

Je suis prêt à sentir votre main dans la mienne, mais j'étreins le vide tout à coup, je n'aurais jamais cru qu'il fût aussi difficile de la saisir. Vous êtes fixe dans ma pensée. Il faut que j'aille à la conquête de votre pauvreté comme à la conquête d'un lys dans les difficultés d'une croisade.

Ayez pitié de moi, patriarche!

Si loin, et si proche : car vous veillez sin-

gulièrement sur ma vie ! Vous ne m'avez rien refusé que de vous laisser entendre et voir. Mon cœur s'emplit de piété quand je pense qu'à toutes mes heures d'amertume vous êtes là ! J'aime, de vous, jusqu'aux images les plus banales, jusqu'aux statues bariolées qui se dressent sur l'autel villageois, qui vous représentent avec une équerre, un bâton ou une règle à la main.

Vous, le bafoué, dont le nom seul est une gêne sur les lèvres du chrétien tiède, et un blasphème sur celles de l'impie, recevez ici mon hommage. Votre humilité me remue comme le vent la profondeur de l'eau. Mais parlez-moi autrement que par ce mystérieux silence ! Montrez-vous à moi dans cette œuvre autrement que par des figures de plâtre ou de papier ! Il faut que vous viviez en vérité dans mon cœur, sous ma plume : sinon, je désespérerai. Accordez-moi cette faveur que je vous rencontre face à face, moi qui suis le dernier désigné. Il n'y a rien en moi qui soit vous. Et c'est pourquoi je vous aime. Et c'est pourquoi je vous supplie de m'envoyer votre ange.

Si épaisse est mon obscurité, si compacte

est mon argile, que si cet ange ne souffle pas sur elles, je ne vous verrai pas, je ne vous entendrai pas !

J'ai ce tourment de vous louer, ce tourment et cette impuissance. J'ai plus d'une fois déchiré mes feuilles comme un enfant dépité mord un bouquet. Il est évident que ce n'est pas moi qui devais prétendre à ceci ! Mais d'en être incapable, la honte m'envahissait. Et alors j'allais, de droite et de gauche, comme un pèlerin qui a faim et soif, mendier, pour obtenir ce génie qu'il me faut, les prières des curés de campagne, des religieuses illettrées et des Princes de l'Église. Tellement qu'à de certains jours j'en avais honte !

Et j'attendais le souffle de l'ange. Et il ne venait point. Et je vous cherchais en vain, ô Patriarche, dans cette contrée d'Orient où il y a tant de parfum et de verdure, là même où vous avez vécu ! Mais il ne me semblait pas que vous convinssent tant de tableaux que j'ébauchais. Sitôt que j'essayais de les peindre, les fleurs et les pelouses se fanaient au soleil du sobre Évangile.

Ah ! Il me fallait redescendre dans mon cœur.

II

LA RENCONTRE

II

LA RENCONTRE

Il m'apparut, pour la première fois, à l'époque où les blés mûrs dardent leurs aigrettes de lumière vers le ciel, bleu comme l'aile du geai. Assez longtemps j'avais concentré sur lui mon esprit, pour que je le reconnusse aussitôt.

Certes ! je ne le voyais pas de cette manière dont un saint voit un saint, — loin de moi cette duperie sacrilège ! — mais aussi bien que Rembrandt a vu le Christ dans l'auberge.

Il m'est cependant impossible de décrire Joseph, car il m'est si présent que les mots ne tracent point, mais effacent, les traits d'un visage aussi vrai.

Enfin, il était là. J'allais, peut-être, l'entendre me parler dans cette solitude, aussi bien que je l'y voyais. Il s'avançait vers moi

sur le chemin dit *des Ermites* qui suit la crête du coteau qui sépare Balansun de Noarrieu. O villages ignorés qui m'êtes chers! Balansun, vallon luisant au soleil! Noarrieu, ruisseau enfoui dans l'ajonc!

En ce moment sonnait l'angélus de midi, et, dans mon cœur qui brûlait, une fraîche brise s'éleva. Quand cessa dans l'air le dernier frisson de la campanule, Joseph m'adressa la parole. Et le son de sa voix est si doux, qu'à me le rappeler il me semble manger du miel.

— Me voici, dit Joseph. J'ai connu ton ennui lorsque, trop confiant en toi-même, tu écrivais sur moi des pages qu'il te fallait bientôt détruire. Je fus témoin de ta confusion quand, les reprenant peu d'heures après qu'elles t'avaient semblé brillantes, elles te paraissaient ce qu'elles étaient vraiment : ennuyeuses, plates et ternes.

Ce génie qui me donnait l'évidence, tel qu'un fruit brûlant dans la main, se serait-il glacé? te demandais-tu dans le secret et l'amertume de ton cœur. Et ne pourrai-je consacrer à saint Joseph autre chose que les fadeurs d'un art religieux en décadence? Ne donnerai-je pas raison à mes amis d'autre-

fois, ces infidèles aux lèvres aiguisées, si prompts à rejeter mon œuvre dès qu'elle prétend servir l'Église? Quel bien ferai-je en exposant ma défection, moi qui fus un grand artiste devant le monde, et qui en étais fier?

Si je suis devenu un serviteur inutile, ne vaut-il pas mieux me retirer loin de tout, comme ces anonymes qui prient dans l'abandon de leur cœur, à l'ombre des cathédrales, quand l'averse tombe au dehors?

Je t'ai laissé quelque temps dans cette incertitude humiliante, continua Joseph, afin que tu éprouvasses la douceur de l'amour qui retourne à nous lorsque nous reconnaissons que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien par nous-mêmes.

Et maintenant voici le souffle de l'ange, cette inspiration que lui a demandée pour toi un pauvre desservant, un de mes disciples bien-aimés. Son presbytère est pauvre et sans goût. L'art, au milieu des paysans, lui est étranger. Cependant, il a cueilli un lys et l'a offert pour toi sur mon autel. Si ta gerbe a quelque beauté, c'est à ce prêtre obscur qu'elle la doit. Car c'est à une terre sans éclat que la fleur emprunte le sien.

Renonce donc à ton premier projet de suivre dans un pays que tu n'as pas connu la trace de mes pas. Nul plus que moi n'a désiré ne laisser aucune empreinte sur le sable. Ces mystères de ma vie dépassent l'homme. Seuls me conviennent, tu l'as dit, ces mots brefs du Saint Livre qui ont révélé mon existence. Dieu a comblé le désir de mon cœur en me laissant heureux et caché dans l'ombre étroite d'une Vierge tenant son enfant.

Elle-même intercéda pour cette obscurité qu'elle savait que je souhaitais en ce monde. Mais, en ces temps nouveaux, où le mal bat son plein, le Ciel laisse monter vers moi, de la terre, des voix comme la tienne. Elles ont pour moi la douceur du décret qui les autorise. Je me présente donc sous cette forme que j'eus dans ma vieillesse et que le peuple, que j'aime tant, me prête volontiers.

Ensemble, nous avons dès lors parcouru ce pays, Joseph et moi. Tantôt, comme en cette première rencontre, il me surprenait en rase campagne, tantôt il venait jusque dans ma maison m'arracher à mes soucis et à mes sol-

licitudes, m'emmenait avec lui, quelques heures ou quelques jours.

Il connaissait la région, autant et mieux que moi-même, car les saints suivent et vivent sans effort nos itinéraires. Chemin faisant, je me trouvais avec lui dans ce rapport si agréable de deux amis qui n'ont pas besoin de discourir pour goûter ensemble les impressions divines des paysages.

Dans les scènes qu'il me fut donné de contempler et de comprendre grâce à lui, les années d'autrefois me sont apparues souvent comme actuelles. Une personne dont les cendres reposent sous les glaïeuls des campagnes, morte à un âge avancé, m'était montrée dans telle phase de sa vie enfantine, parfois même avant que je fusse né. Et cela d'une manière tellement précise que je voyais cette personne comme si j'avais vécu ce passé dans le présent, et selon l'esprit de Joseph.

III

LA SERVANTE

III

LA SERVANTE

Joseph et moi, nous traversâmes un jour, avant l'aube, un village dont la rue principale était traversée de lourdes chaînes dont chacune, en son milieu, retenait une lanterne fumeuse. Nul habitant ne nous aperçut, les yeux des maisons étant encore clos.

Nous gagnâmes, à l'est de ce bourg qui est Arthez, un quartier d'aspect misérable. Joseph me dit que chaque fois qu'il se rendait ainsi, en pèlerin, dans un pays, il ne manquait pas d'aller visiter la demeure de quelques saints défunts « que le monde oublie trop légèrement ».

— Je veux, appuya-t-il avec une bonté où perçait quelque tristesse, te montrer une maison d'où est sortie une personne qui t'a bien aimé. Il te sera donné de la voir telle que toute petite elle y vécut.

Ces paroles me furent un mystère qui m'intriguait davantage à mesure que nous avancions dans ce pays perdu, parsemé de métairies exiguës et délabrées.

Si c'était là que *l'Amant de la pauvreté* la venait trouver, il n'était guère possible de rencontrer un cadre plus digne d'elle.

De basses toitures, dont les ailes de chaume frangées traînaient presque au ras du sol, comme d'une poule inquiète ou blessée, quelques murs de torchis lézardés, une porte au loquet de bois, faisaient se ressembler tous ces taudis agricoles, torrides en été, glaciaux en hiver. Une petite cour les précédait, dont le fumier provenait de la litière d'un seul couple de vaches que l'on attelait tantôt à la herse édentée, tantôt à la charrue usée, pour labourer le champ parcimonieux qui s'étendait au delà du maigre potager.

Comme nous étions dans le temps sonore où les moissonneurs se lèvent avant le coucher des étoiles, ils étaient déjà aux gerbes, et la masure où Joseph m'introduisit semblait déserte.

Un chien famélique gardait seul le foyer sans trésor. Il n'aboya point, mais vint ap-

puyer son museau contre la main de mon guide, en faisant frétiller sa queue, telle que d'une étoupe pleine de débris et de graines. Puis il se recoucha, les pattes antérieures allongées l'une contre l'autre, sous la table de la cuisine, qui, avec une chambre et un grenier, composaient toute l'habitation.

Nous nous assîmes dans la pièce qu'un Crucifix, une Vierge coloriée, deux lits, deux couchettes, et un portrait de Louis-Philippe, meublaient seuls.

Et bientôt, l'aube jusque-là blanchissante nous inonda d'une atmosphère bleue comme la ceinture de Notre-Dame.

C'est alors que j'aperçus, dans l'un des lits destinés aux enfants, une petite fille qui n'y était point un instant auparavant, et qui dormait.

Elle marquait huit ans. Elle était mal peignée. Sa face était bonne, large, paisible.

On entendait son souffle régulier. Sa robe et ses sandales étaient rangées non loin d'elle. Une méchante couverture de cotonnade rouge à carreaux la recouvrait. Toute la misère et toute la beauté de la vie, toute la compassion, toute la tendresse du Christ,

s'unissaient sur cette figure rendue grave déjà par le labeur.

Joseph se releva, s'approcha de cette innocente, et je le suivis. Et, à ce moment, je ressentis que le cœur du Charpentier s'emplissait d'un amour qui enfermait le Ciel et la terre. Je compris qu'il contemplait Jésus dans cette déshéritée. D'une voix que la tendresse entrecoupait il prononça :

— La Sainte-Enfance.

Soudain la pauvrette s'éveilla. Elle ne nous voyait point. Vêtue d'un mauvais jupon, comme elle s'était couchée, elle sauta de son grabat. Elle mit ses sabots et alla tremper son visage et ses mains, à la cuisine, dans une terrine où elle versa de l'eau de la cruche. Puis, ayant fait deux signes de croix, elle jeta sur sa tête un chapeau dont bâillait la paille, et elle se rendit à l'étable.

Et, bientôt, en mugissant, les vaches sortirent devant elle.

Nous la suivîmes jusqu'à une source où elle les fit boire. Et puis elle les gardait avec une gaule feuillue. Et elle mangeait un morceau de pain de maïs qui était resté dans son tablier depuis la veille. Et ces simples

gestes entraient dans mon cœur comme y eussent pénétré à la fois une épine et un flot de miel.

Brusquement la scène changea.

Quelques années glissèrent en avant.

Le bétail disparut, l'enfant avait grandi, on pouvait lui donner seize ans, et elle se tenait en larmes devant la porte de la même métairie où ses père et mère l'embrassaient. Elle portait un mince baluchon. Ses pieds, habitués aux sabots ou aux espadrilles, chaussaient les durs et beaux souliers taillés par un savetier campagnard. Elle attendait la diligence pour monter dedans. Elle allait quitter son nid misérable et bien-aimé, l'affection des siens pour se placer dans quelque ville, y gagner un peu d'argent, être nourrie.

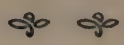
Au moment qu'elle se séparait de sa famille pour aller dans la mienne, le cri de mon cœur la reconnut :

— C'est Marie Dargelez !

— Oui, dit saint Joseph, c'est la petite bonne qui t'a vu naître, qui t'a chéri comme une sœur aînée, qui est revenue se marier ici, et qui est morte de la fièvre typhoïde.

Et il ajouta :

— Voici la servante du Seigneur.



O pauvretés, humiliations, larmes amères des servantes que j'ai vues prier dans l'ombre des chapelles! Enfants pures comme les eaux de nos vallons, arrachées aux thyms et aux bruyères que foulaient vos sabots! Exilées qu'un lourd ennui opprime!

Ah! Ce n'est plus l'aurore qui passe entre les perles des aulnes frissonnants, ni le chien et le chat familiers près de la cendre, mais le réveil au cinquième étage, dans la promiscuité douteuse de filles que l'on ne connaît pas!

Mais c'est la figure rébarbative du maître, la cruauté des petits, la peur de se tromper dans les comptes du marché, le soupçon que l'on sent peser sur soi.

Et puis c'est le mouvement naïf du cœur au temps des poiriers fleuris, que l'on n'aperçoit plus, mais dont le parfum vous gagne à travers l'étendue, et c'est la chanson de celui

que l'on rencontre, qui s'en va et qui vous laisse honteuse et brisée.

O lande! où l'on était si heureuse de sa misère, lande où es-tu?

Protégez, ô saint Joseph, les petites servantes qui émigrent vers l'enfer des villes, vers cette solitude peuplée où l'on pleure, où l'on n'a plus droit à l'humble tendresse, où l'on vous rudoie, où l'on en veut à votre pauvre chair, où le pain que l'on gagne n'a plus le goût de l'amour.

Une petite fille seule est si misérable.

Rompez les fers, ô mon saint, des nouveaux esclavages plus affreux que ceux des contrées indiennes « où règne un vent du sud qui énerve et qui alanguit la vertu (1) *». Souvenez-vous de la naissance, de la vie et de la mort obscures de ces enfants, ô vous qui du moins leur ressemblez par votre mort, votre vie et votre naissance aussi obscures!*

(1) Pie X.

IV

LES LYS

IV

LES LYS

En mai, les lys fleurissent.

M. Théodore Dubois n'avait rien de l'un d'eux.

Il était, et il se sentait ridicule. Sa face, pleine et jaune, son double menton, son nez en bille, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, larges et violettes, son poil dur et gris où le rasoir ne passait que rarement, ses petits yeux ronds d'oiseau de nuit, son gros ventre où s'ajustait mal un pantalon, qui, à la ceinture, laissait la chemise saillir en bourrelet, ses jambes courtes, ses grandes mains et ses grands pieds, provoquaient le fou rire des gamins et des gamines.

De ces dernières surtout, la moquerie lui était sensible. Encore qu'il eût cinquante-six ans, ce vieux garçon souffrait de ce que sa

laideur, doublée de timidité, provoquât chez la femme une sorte de dédain gouailleur.

M. Théodore Dubois était bon, mais cela ne lui avait servi de rien pour être aimé. Et d'ailleurs...

— Et d'ailleurs, me dit saint Joseph, qui m'avait amené à l'entrée du village de Navarrenx, à l'heure où commencent de se montrer les vers luisants, ce pauvre M. Dubois eût-il trouvé à épouser une brave femme, capable de le consoler, de faire taire ce lourd sanglot qui l'oppresse, qu'il n'aurait pu l'installer à son foyer. Jusqu'à ces toutes dernières années, il assuma la charge d'une sœur épileptique, d'un caractère atroce, qu'il supporta parce qu'elle se trouvait sans ressources, parce qu'il n'eût pu suffire à payer la pension qu'aurait exigée une maison de santé, mais, surtout, parce que sous sa pesante et grotesque enveloppe se cache un cœur noble et débonnaire.

Aujourd'hui, continua saint Joseph, M. Dubois vit seul dans cette petite maison toute proche de nous, que blanchit la lune et sur laquelle rampe un pied de vigne. Il est le type du « pauvre honteux ».

Le peu d'argent qu'il possédait, il l'a perdu dans un commerce qu'il voulut faire aller lui-même en fournissant du vin au détail aux hameaux environnants. Tout le monde lui rit au nez, ses confrères et le public ; on le traita d'incapable, sans qu'il méritât cette épithète ; ses fournisseurs eux-mêmes se gaussèrent de lui : il était l'un de ces hommes que frappe la lâcheté des autres qui s'excusent en disant, lorsqu'il succombe : « Il était trop bon pour réussir. »

Bref, il ne resta au bout du compte, à Théodore Dubois, après quelques mois d'essais, qu'une voiture et un cheval, et quelques fûts vides : le tout payé fort cher et fort mal revendu.

A force de sentir peser sur lui cette réputation d'innocent, et de s'attendre, aussitôt qu'il ouvre la bouche, à ce qu'on le rabroue, et à ce qu'on tourne ce qu'il va dire en ridicule, il s'est découragé, il demeure muet presque toujours. Une sorte d'apathie et de tristesse l'a gagné, tellement qu'il ne réagit presque pas, ne se rendant même plus le dimanche à l'église pour demander secours à Celui qui ne méprise personne et qui épouse toutes nos peines.

Un seul être, poursuivit saint Joseph, avait pitié de M. Théodore Dubois. C'était une paysanne septuagénaire, nommée Isabelline, qui venait vendre du lait à Navarrenx, et qui versait pour rien à son pauvre client une large mesure où il trempait du pain comme pour une grosse soupe. De cette pâtée il faisait deux parts, dont il mangeait l'une à huit heures, l'autre à midi. Le soir, il dînait d'un croûton frotté d'ail et de sel.

Que cette ressemblance fût vraie ou non, M. Dubois prêtait à Isabelline, si généreuse pour lui, les traits de sa mère qui était morte quand il avait douze ans. Sans doute l'analogie apparaissait moins à ses yeux qu'à son cœur, où la gravait la divine Charité qui nous rapproche les uns des autres.

Cette mère avait été si douce à son enfance qu'il lui semblait qu'elle lui continuât encore ses attentions sur la terre par l'entremise d'Isabelline.

Et Isabelline en agissait avec lui d'une manière si délicate que Jésus, mon bien-aimé, a dû lui dire quand elle est morte, il y a un mois :

— Ma fille, selon la mesure avec laquelle

vous aurez mesuré, mesure vous sera faite.

Saint Joseph se tut. Il regardait, à quelques mètres, la petite maison que continuait de blanchir la lune, et dans laquelle un malheureux abandonné pleurait sur la seule personne qui avait eu pitié de lui ici-bas.

En mai, les lys fleurissent.

Isabelline morte, M. Dubois fut privé de lait. Puis, il n'aurait jamais pensé que les quelques paroles échangées avec elle, après que la coulée bleue avait fait déborder le pot d'étain, et qu'elle lui avait refusé les quatre sous que chaque matin il lui offrait, eussent laissé derrière elles un aussi grand silence.

Il y avait donc plusieurs semaines que la lourde cloche de Castetnau-Camblong, faubourg de Navarrenx, avait sonné sur le cercueil de la laitière. Et ces semaines paraissaient éternelles à celui dont l'âme était dans l'abandon.

Et c'est pourquoi, ce soir-là que saint Joseph venait de m'attendrir, en me racontant ces choses, M. Théodore Dubois songeait à se pendre. On ne badine pas avec

l'amour, quand l'amour a le visage de la Charité qui s'envole.

Cette idée de se pendre était venue à M. Dubois dans l'après-midi. Il l'avait d'abord repoussée. Puis, il était allé chercher dans la grange la corde qui servait à attacher le cheval qu'il avait revendu, et il l'avait posée sur une chaise, et il avait regardé la barre des rideaux.

En mai, les lys fleurissent.

Et c'est le mois de Marie.

Et saint Joseph tenait, comme dans la gravure populaire, une lourde tige de lys nombreux, dont l'arome puissant portait au loin dans la nuit tiède.

Et cet arome pénétrait peu à peu dans la chambre du désespéré qui s'interrogeait, à demi vêtu sur son lit, les tempes battantes, la corde à côté de lui.

En mai, les lys fleurissent.

Et leur odeur suave lui rappelait, quand il était petit, l'église où il se rendait avec sa maman chérie.

Et c'est le mois de Marie.

Que c'est bon, d'être un petit qui tient la robe de sa mère pendant les claires litanies !

En mai, les lys fleurissent.

Et, sautant brusquement de son lit, Théodore Dubois tomba à genoux, la tête dans ses mains, devant une petite statue qu'il n'avait pas regardée depuis bien des années, la statue de Notre-Dame.

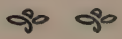
C'est alors que Joseph me quitta, joyeux, grave et beau. Dans la nuit magnifique, il se dirigeait vers la maison du pauvre homme. J'entendis qu'il heurtait, et le salut entra avec lui.

Portez des fleurs comme des lys, exhalez un parfum.
(*Ecclésiastique*, XXXIX, 14.)

O vous qui avez peuplé l'exil d'Egypte avec les seuls Jésus et Marie; qui faisiez de leur

présence votre joie silencieuse, car ils vous tenaient lieu du monde entier, Joseph! rapprochez-vous de tous les solitaires dont le cœur est près de défaillir. Adoptez-les! Recevez-les dans votre Sainte-Famille. Il est si dur d'être dans l'abandon, sans mère, sans femme et sans enfant! Il est si humiliant de comprendre que l'on ennuie les autres avec sa souffrance! Ranimez ceux qui sont dans le désert que l'égoïsme fait autour d'eux!

Et, quand le lourd après-midi oppresse leur poitrine; quand leur tempe brûlante bat trop fort; quand les obsèdent ainsi qu'un cauchemar, mais comme une délivrance possible, la corde ou le revolver, ah! dans cette sécheresse, envoyez-leur cette brise qui fait neiger les voiles de votre Epouse sacrée!



V

MICHEL

V

MICHEL

Je me trouvai transporté, à soixante ans en arrière, durant une journée d'été, auprès d'une source dont l'eau fraîche sonnait sous l'ombrage. Saint Joseph me montrait, entre les aulnes, la route aveuglante, chauffée à blanc par le soleil rouge.

Un cabriolet passa, solitaire, conduit par un paysan auprès duquel un enfant à la douce physionomie pleurait. La voiture ayant ralenti à cause de la côte, je pouvais observer à mon aise. Je remarquai, chose étrange, que ce petit garçon portait, en guise de coiffure, une couronne de feuilles d'or.

— Pauvre chéri ! dit Joseph, cependant que le véhicule disparaissait, voilé à nos yeux par l'épaisseur du bois, il a sept ans à peine, et il est en proie à la douleur la plus

vive que puisse éprouver un bambin de cet âge !

Si, continua Joseph, ton regard avait pu plonger dans la voiture, tu y eusses vu une pile de livres de prix tout verts, tout cramoisis, tout étincelants, qu'il vient de remporter à la distribution du collège d'Orègue.

— Quel motif donc, pour que cet enfant pleure au moment d'un tel succès?

— La raison en est simple. Son père mourut avant qu'il naquît et, l'hiver dernier, sa mère est descendue toute jeune dans la tombe. Il a travaillé, le cœur gros, mais désireux de bien faire.

Ce beau jour bleu des récompenses est venu. Les lauriers ont orné son front, les mères de famille l'applaudissaient en le voyant si souvent gravir l'estrade où l'on lisait le palmarès. Mais, hélas ! sa maman à lui n'était point là pour l'embrasser et jouir de son triomphe. Pauvre petit Michel ! C'est de là que naît sa désolation. Et, en regagnant, pour y passer les grandes vacances, la maison paternelle où l'attend une bonne vieille tante — mais ce n'est pas comme une mère ! — il a voulu ceindre la couronne

d'or de son prix d'excellence, dans l'espoir que, du haut du Ciel, la morte la verrait et en serait fière. On fait ce que l'on peut.

— Mais gravissons, poursuivit Joseph, la colline de Bellocq qui nous fait face. De là, nous embrasserons, treize ans après ce que tu viens de voir, le cours divin des choses. Un autre été succède à celui-ci, la plaine de nouveau sous le soleil se dore.

Je montai avec le saint. Et, quand nous fûmes au sommet, un de ces longs soupirs isolés que pousse juillet berça les herbes. Nous nous assîmes sur un banc de bruyères fleuries. Et, peu après, nous entendîmes le galop d'un cheval.

Je n'aurais certes pas reconnu, quand il mit pied à terre, si Joseph ne me l'avait nommé, l'enfant plaintif que j'avais vu passer sous sa couronne d'or.

Michel portait la soutane du séminaire. Pourquoi venait-il, dans ce lieu sauvage, qui dominait la contrée jusqu'aux landes lointaines, et au bas duquel se déroulait le fleuve Adour comme une bande de ciel tombée sur la terre? Il paraissait si absorbé qu'il ne

remarqua point notre présence, bien qu'il se fût rapproché de nous après avoir lié sa monture, qui paraissait ombrageuse, au tronc d'un arbousier. Comme il avait suspendu son chapeau à une branche, je pus examiner à loisir la physionomie de l'orphelin, que j'avais entrevue si douce et si navrée autrefois.

L'ardeur en était extraordinaire. Les méplats du visage, fortement accusés, offraient l'apparence d'un marbre travaillé au ciseau. Les cheveux, très fournis, formaient deux ou trois ondes noires qui prenaient leur source sur le front lumineux et haut, s'épanchaient sur le cou. Les yeux brûlaient, aussi noirs que les cheveux, et, avec le nez à peine relevé, la bouche mince et sévère, le menton ferme et carré, ils révélaient la fougue unie à une impérieuse volonté.

Il se tint sur un tertre, à quelques pas de nous, d'où il scruta l'horizon que Dieu a tracé là d'un geste si large. Tel qu'un milan, il semblait épier le vent. Ce pays dont son regard mordant semblait prendre possession, ah ! qu'il lui était familier, et qu'il l'aimait ! Là, avait vécu son père Jean d'Élissalde, là était morte sa mère Éléonore.

Qui eût, en ce moment, examiné avec attention l'arcade profonde des sourcils de Michel, aurait vu luire, au fond, des larmes comme en ce beau et triste jour de distribution de prix de son enfance. Mais, sur cette face presque sévère, une joie transparaissait pourtant, cause peut-être de ces pleurs. Et l'ensemble de l'expression était bien fait pour dérouter ceux qui eussent recherché en elle des sentiments qui agitent, à l'ordinaire, les hommes.

Michel d'Elissalde, après avoir jeté un regard circulaire sur la région, souleva sans trop de peine un gros bloc de pierre qui se trouvait à ses pieds, et le laissa retomber de côté. Puis, dans une cavité qu'il avait sans doute découverte auparavant, nous le vîmes introduire un mouchoir rougi qu'il avait retiré de sa poitrine. Après quoi, il remit le bloc en place sur la cachette et s'agenouilla.

Joseph m'expliqua :

— Sur cette pierre, consacrée par le sang d'un martyr vénéré de Michel d'Elissalde, celui-ci fonda, six ans plus tard, l'imposant monastère bénédictin qui t'apparaît comme

une ruche blanche au bout de la noire et longue avenue.

Et j'aperçus les murs réguliers, criblés de cellules.

Le saint me dit encore :

— Le petit garçon en deuil qui avait tant de chagrin et qui pleurait, couronné d'un feuillage d'or ; le néophyte qui vint à cheval confier à la terre l'ardent secret de sa vocation ; le moine vénérable qui a ouvert les ailes à ce couvent qui plane sur la vallée du fleuve Adour, est le même Michel d'Elissalde qui te fut envoyé en l'an de grâce mil neuf cent cinq.

Qu'un tel souvenir est touchant ! C'est donc le faible orphelin au front lauré, l'enfant au col blanc, au court vêtement noir, à l'expression souffrante et pure, passant un jour d'été sur la route, qui devait être, pour toi, quarante ans plus tard, l'ambassadeur de Dieu.

J'intercédai, moi Joseph, auprès de la toute-puissante Marie, pour qu'il en fût ainsi, que Michel d'Elissalde te ramenât dans le chemin de l'Église. Je savais que ton cœur

était fait pour se laisser gagner par un être à la fois aussi tendre et aussi ferme ; par celui qui, enfant aux mains chargées de prix, ne se consola point de n'avoir pas reçu, comme ses camarades, le baiser d'une mère. Je devinais que là, où tant d'autres trouveraient puéril de s'attendrir, tu frémirais comme le tremble de la chapelle ; que ta nature, qui fut fougueuse dans le mal, ne pourrait pas, sans être émue jusqu'aux larmes, considérer ce jeune apôtre apportant, avec le témoignage du sang, sur la colline où il allait construire, une passion plus passionnée pour Dieu que ne le fut la tienne pour les créatures de chair.

O mon enfant ! ne pleure pas. Si ta conversion fut cruelle, mesures-en le bénéfice aujourd'hui. Les muses de ta jeunesse sont mortes ou en deuil, elles t'ont trompé ou tu les as trompées. Seul ton foyer résiste, avec la noble femme, la mère et les nombreux enfants, et seule est douce et vraie la vie que tu as épousée comme un lys épouse l'ombre.

Mais les heures de l'existence de Michel, que j'ai évoquées pour toi, n'ont point toutes sonné.

Il te reste le glas à entendre. Contemple la fin d'un beau jour.

Et je me trouvai transporté aussitôt dans le monastère qu'avait fondé Michel, et près du lit où il se mourait. Quelques moines, dont l'un était si vieux que l'on eût dit d'un saule ancien creusé par la foudre, avaient fini de réciter dans la cellule les prières des agonisants.

Joseph et moi, nous nous tenions au chevet, à genoux, regardant ce masque peu à peu fondu en un sourire que nul amant d'ici-bas ne connaît. A la psalmodie succédait un silence qui ne règne aussi complet qu'au désert et sur les cimes. Et la note limpide de la cloche, sanglotant à intervalles réguliers, renforçait encore ce calme que ni un oiseau, ni un grillon, ni une feuille ne troublaient au dehors.

Sur sa couche étroite, mon doux père spirituel était étendu qui, durant tant d'années, m'avait prodigué son humble charité, me chérissant de toutes ses entrailles comme une mère qui vous a enfanté, dans l'abnégation, dans la mansuétude, dans l'adoption

de mes petits, dans ma dureté, dans mon orgueil, dans mon ingratitude.

J'eusse en vain recherché sur cette face de vieillard, où la bonté revêtait presque l'expression de candeur des enfants, la fougue du cavalier de vingt ans qui m'était apparu nouant son cheval à un arbre, et conquérant l'horizon pour lui imposer son monastère, et fécondant la fondation avec le sang d'un martyr.

Trop de désillusions, trop de déboires, trop d'injustices, trop d'incompréhensions, trop de jalousies, trop de haines peut-être, avaient éprouvé Michel d'Elissalde pour que, rentrant en lui-même, il n'eût pas compris que demeure souvent isolée, parmi ses sœurs conventuelles, une âme qui se donne sans réserve, mais veut courber la volonté d'autrui et la sienne au service impitoyable de Dieu.

Donc les années avaient adouci, émoussé les traits offensifs, grâce à la contrainte de soi-même, au détachement, à l'acceptation, à la pénitence.

Et voici que réapparaissait nettement à mes yeux, sur ce vénérable visage, le visage au charme si doux, mais souriant cette fois,

de l'orphelin couronné d'or qui, au trot d'un pauvre cheval et au roulis d'une humble voiture, s'en revenait du collège d'Orègue, en pleurant sur sa mère et sur son petit triomphe qu'il ne pouvait lui faire partager.

Tandis que, les mains jointes contre le scapulaire dont Michel était revêtu, je déchiffrais ainsi sur sa face les caractères qu'y avait gravés une vie de sacrifices, *le Patron des mourants*, Joseph, me touchant l'épaule, me fit me relever et m'emmena dans la chapelle d'où le glas montait toujours.

— Voici la fin, me dit-il. Regarde.

Et, tandis que Michel quittait cette vallée de larmes, je crus voir, dans un large rayon de soleil qui tombait d'un vitrail, le petit garçon qu'il avait été, passer en cabriolet portant encore sur son front la couronne d'or de son prix d'excellence, dans l'espoir que la morte chérie le verrait. Mais, cette fois, la lumière du Ciel enflammait la couronne dans la vision de Dieu. Le seuil paternel était atteint pour toute la durée des grandes vacances. Et maman tenait Michel dans ses bras.

Puisque vous m'avez envoyé Michel pour me montrer la route qu'il faut suivre, puissé-je, ô saint Joseph! gagner, dans un beau rayon du soir, le Ciel! Mais suppléez à mes œuvres, car, mauvais élève et inutile serviteur, je ne puis présenter à ma divine Mère qu'une couronne de feuilles mortes.

VI

LE MARI TROMPÉ

VI

LE MARI TROMPÉ

Dans l'allée où je me promenais en méditant, je relevai la tête et je vis saint Joseph debout auprès de moi. Il était midi, et les massifs bien tenus semblaient plutôt darder des flammes colorées que des fleurs. Ni ce jardin à la française, ni le château villageois dont il dépendait, n'avaient dû changer, du moins depuis la Restauration.

Comme il arrivait souvent lorsque le saint était là, des personnes du passé m'apparurent.

Elles étaient deux : un homme qui tenait par la bride un cheval si noir que, sous l'azur foncé, sa croupe et ses flancs paraissaient bleus, et une femme. Il était coiffé d'un chapeau gris, haut de forme, vêtu d'un habit bleu barbeau, chaussé de guêtres. Elle por-

tait une robe de mousseline blanche. Il était bel homme, mais d'allure rurale, avec une face énergique et laide. Elle était longue, jolie, brune et langoureuse. Ils étaient fiancés, je le devinai parce que, après avoir mis pied à terre, le cavalier offrit à la jeune fille des bagues qu'elle essaya, et dont elle choisit l'une. Ils rirent, puis se dirigèrent ensemble vers l'habitation pour y abriter le cheval et, sans doute, y déjeuner.

Tel est le premier tableau que je vis s'animer, ce jour-là, en présence du saint, et dont il me resta une impression pénible, car, si j'avais lu sur la face de l'homme une franchise brutale, j'avais cru surprendre de la dissimulation sur le séduisant visage de son amie.

Le second tableau de ce vivant poème du passé, que saint Joseph expose en silence aux yeux de mon âme, m'introduit dans l'une des pièces du même château dans lequel, deux ans après, le couple habite. C'est un salon qui donne sur une terrasse et s'ouvre, à gauche, sur la chambre à coucher, tendue de bluets, de la jeune femme. La joie est sur

la face de l'époux qui caresse un enfant. La mère est auprès d'eux, travaillant à quelque ouvrage de tapisserie. J'observe, sur sa figure, la même nuance évasive, distraite, double, que la première fois. Cet intérieur où saint Joseph me conduit n'est point de même sorte que l'un de ceux où nous fréquentons, lui et moi, d'habitude. Que me veut-il aujourd'hui? Me parlera-t-il? M'expliquera-t-il ce qui se passe? Ni dans le jardin, ni dans ce salon, calme comme la gravure fanée d'un vieux kaléidoscope, sa voix ne s'est encore fait entendre. Mais je le contemple, et son expression est d'une tristesse infinie. J'attends, avec confiance, mais avec crainte, qu'il m'instruise. Il semble que doive sortir de ces lieux une grande douleur.

Qu'importe, ô mon vieux Père! Je suis prêt à recevoir la leçon que vous voulez me donner, soit par votre divin langage, soit par la lumière où vous ressuscitez des époques mortes. Je sais qu'avec vous on ne peut qu'avancer dans les voies douloureuses. Quelle est celle-ci où ceux-là ont marché?

— Regarde!

Et voici que le troisième tableau se déroule, dix ans après les fiançailles au jardin, huit ans après la scène familiale où, dans le salon qui s'ouvre sur la chambre tendue de bluets, l'époux auprès de l'épouse caressait l'enfant.

Je comprends que la femme est morte, et je comprends qu'elle n'a jamais aimé son mari, et je comprends que l'enfant qu'il pressait sur son cœur n'est pas de lui, et je comprends qu'il le sait, parce qu'il en a la preuve écrite, qu'il le sait depuis vingt jours qu'elle est enterrée. Le père, il le connaît : il était l'amant avant le mariage, et il l'est resté dans la suite.

Aucun sentiment de haine ou désir de vengeance ne se trahissent sur son mâle visage, et il considère, à la lueur du soir tombant, dans le lit où il vient de s'assoupir, accablé par une fièvre enfantine, cet innocent qu'il n'a pas engendré, mais qu'il chérit, et dans le cœur duquel son propre cœur a poussé des racines de chêne qui se mêlent et se confondent et se soudent avec les jeunes fibres.

Je vois cet homme, aussi inconnu, aussi anonyme que les autres hommes, comme s'il

était là, assis au chevet de cet agneau malade. Il a posé son chapeau sur la table de nuit. Il est mal coiffé, mal rasé. Dans les vapeurs d'un vertige, il pense voir la coupable se donner dans la chambre à côté, dans la chambre tendue de bluets, à ce séducteur qui n'est ni mieux ni plus mal que lui, misérable comme tout le monde, auquel il a rendu son salut dans la rue il n'y a qu'un instant, parce que dans un grand cœur dont la foi est trompée il n'y a plus de place que pour Dieu, et tout le reste est indifférence.

Le mari outragé consulte sa montre, car il faut qu'à une heure déterminée il fasse prendre au petit la potion qu'il rapporte de la pharmacie. Il n'est pas encore temps. Il se lève. Il me paraît maintenant de taille plus haute. Son regard ne quitte point le fils de l'autre. Et, pendant qu'il est debout, je vois une ombre derrière lui, une vieille ombre, une ombre vénérable, une ombre, mais une ombre plus claire que cette journée qui décline, je vois le saint, je vois la *Lumière des Patriarches* se refléter dans le *Miroir de patience.*

— Quand je lui aurai donné la potion, il aura soif !

Et le père, car je vous dis en vérité que c'est lui maintenant, et à tout jamais, qui est le père, et non pas l'autre, le père allume la veilleuse qu'il avait tant de fois remplie durant la longue et plaintive maladie de la femme adultère.

O Charpentier de Nazareth ! Vous savez, vous, ce que c'est que d'être père par le cœur, et vous savez aussi que la chair sans l'esprit ne sert de rien. Et alors vous avez loué votre Fils, quand vous avez vu se pencher sur la couche de cet enfant qui s'éveillait cet homme sans enfant qui lui a crié :

— Mon fils !

Vous, dont l'âme fidèle fut unie à l'âme fidèle comme un lac sans ride à un ciel sans nuage; qui saviez que le jardin nuptial de Marie n'embaumait que pour vous sur la terre; et qui ne doutiez pas que l'Enfant né de Dieu

ne fût à vous davantage qu'aucun fils à son père! Ayez pitié de l'homme qui, prenant son petit sur ses genoux, ne sait s'il n'embrasse pas sur la face innocente l'outrage d'un autre homme.

VII

UNE PETITE FILLE

VII

UNE PETITE FILLE

J'avais alors vingt ans, je voyageais sur la diligence qui a longtemps desservi le pauvre canton d'Arthez. J'étais monté sur l'impériale en riant aux éclats, scandalisant les marchandes foraines peu habituées à la compagnie d'un jeune homme qui balayait leurs grosses joues empourprées avec un bouquet de bruyères violettes, puis qui se replongeait, sans écouter leurs protestations, dans la lecture de Théocrite. Je portais alors un chapeau pointu comme ma barbiche, et je culottais une pipe de terre que je soignais bien mieux que mon prochain, même blessé par des larrons.

Ah ! que me pardonnent cet aveu tant de pieuses personnes dont la figure s'allonge quand elles épluchent mon passé ! Joseph n'en agit pas ainsi avec moi, bien heureuse-

ment. Il me montre sa pardonnante face de patriarche, car il sait que je l'aime, et que tout ce qui m'a tenu loin de lui dans ma jeunesse capricieuse, je m'en suis débarrassé comme d'un fagot d'épines au feu de la Saint-Jean ; et que, avec ce même rire que je loue Dieu de m'avoir conservé, j'ai substitué à ce paquet de ronces et de sottises la gerbe odorante du blé.

Je me rendais, juché sur cette guimbarde, aux fêtes locales de Caplane, convié au château dudit lieu par un de ces fils de famille, dits « bons vivants », que j'avais rencontré au cours d'une noce.

Aujourd'hui, je souris dans ma barbe blanche en songeant à toutes les extravagances dont j'amusai quelques hôtes du manoir, qui m'avaient fait précéder de cette vague réputation de poète en herbe qui incite celui qui en jouit à se livrer impunément à mille singeries. Je me rends compte de tout ce qu'offrait de funambulesque le personnage que je composais.

A la tête d'un groupe de mauvais sujets, donneurs de sérénades et débiteurs de sornettes, j'outrepassais les bornes de la civi-

lité puérile et honnête, sautant à pieds joints dans les plates-bandes de bégonias.

Nous n'étions retenus de plus fâcheuses extravagances, que nous eussions pu commettre dans le village, que par le ton que donnaient à la maison les trois sœurs de mon ami, aussi charmantes et pures que nous étions relâchés et baroques. Nous possédions des cœurs de pierre, et nous nous faisions gloire, entre garçons, de quelques lamentables aventures. L'un de nous, avec un cynisme parfait, s'enorgueillissait d'avoir mis à mal une pauvre enfant, qui, abandonnée par lui, s'en est allée mourir en Amérique. Nous ne valions pas mieux que lui. Le bruit des tambourins, des flûtes et des violes, couvre bien des remords. Nous en étions là, voici quelque trente ans.

Or, tout récemment, je me retrouvai sans savoir comment j'y étais venu, dans le parc de ce même château de Caplane désert depuis bien des années. Ma compagnie était bien différente de celle des camarades que j'y fréquentai jadis :

Joseph, seul, était assis à mon côté, sur un banc de pierre.

Pourquoi donc ce doux guide me ramenait-il dans ce jardin nocturne tout plein de mon orageux passé?

— Que revois-tu dans ce parc? me demanda-t-il de sa voix attristée, indulgente et grave.

Je me tus, car, hélas! j'évoquais avec une précision singulière les souvenirs que j'ai rapportés.

Alors sans attendre ma réponse davantage :

— Tu ne revois que toi, me dit Joseph, toi et tes compagnons. Mais ce que tu n'y aperçois point encore, et ne sus pas y découvrir à la folle époque de ta vie, c'est une petite fille qui s'appelait Hermance. Pourtant elle s'était assise, solitaire, sur ce tertre de gazon qui nous fait face, dans la même saison et à la même heure, mais tu ne l'y distinguas point malgré le clair de lune aussi brillant qu'aujourd'hui.

Vous vous promeniez, toi et son frère, sous ces mêmes chênes.

Tu la frôlas sans te douter qu'elle fût là...

Soudain, Joseph parlait encore, je vis Hermance dans ce même recul où la pauvre Marie Dargelez m'était apparue. Comment n'avais-je point remarqué cette ronde petite fille en robe noire, qui marquait à peine quinze ans? A quoi donc songeait-elle, sur ce talus herbeux, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, et pleurant? Et quelle dureté, quelle étourderie étaient en moi pour que je n'eusse pas observé la douleur muette de cette enfant, qui avait dîné à mon côté, que j'avais dédaigneusement négligée, à qui, bien qu'elle fût chez elle, je n'avais peut-être pas offert un verre d'eau ! Ne m'étais-je pas même flatté, dans ma vanité de poète falot, de ce que cette adolescente eût goûté, au cours du joyeux festin, mes impudents propos?

Mais, grâce à celui qui est le *Gardien des vierges*, et qui daigne m'instruire aujourd'hui des divines réalités, je *voyais* la petite fille que mon orgueil m'avait jadis voilée.

Hermance était la plus jeune des trois sœurs, orphelines de mère depuis quelques mois. Plus sensible que les deux autres, une angoisse sans nom l'étreignait, qu'augmen-

taient encore, ce soir-là, ces réjouissances déplacées que l'égoïsme de son frère imposait. Tout ce qui la hantait, c'était l'absence du tiède cœur maternel où sa tempe caressante aimait à se creuser un nid. Hermance ne songeait qu'à sa maman chérie, et elle demandait à Dieu pourquoi il avait exigé d'elle un tel sacrifice, n'étant soutenue en ce monde ni par ses frère et sœurs, ni par un père brillant et léger qui les avait abandonnés, pour se remarier avec une créole qu'il avait connue à la Havane, son pays natal.

Comme elle apparaissait torturée, sur ce banc, en face de nous ! Elle appuyait parfois sa main à plat sur sa poitrine, et semblait dire « non » d'un geste de la tête.

Elle se leva. Joseph et moi nous la suivîmes à distance. Elle gagna le cimetière qui n'était séparé de la chapelle du château que par un mur bas que l'on escaladait par des pierres cimentées. Et, dans le silence qui attendait, nous perçûmes le sanglot des cœurs à l'agonie, modulé comme un chant.

On m'a dit qu'Hermance était morte d'une fièvre cérébrale, à Londres, quelques se-

maines après les ébats que nous prîmes, mes compagnons et moi, au château de Caplane.

Vous m'avez rendu si vivante, ô saint Joseph, cette petite Hermance!

Comment, au contact de tant de pure tristesse, mon cœur ne s'est-il converti plus tôt?

Pourtant, dès mon âge le plus tendre, vous m'aviez donné la pitié. Mais plus tard je la perdis; de troubles passions obscurcirent ma vue, je passai à côté des douleurs sans les remarquer.

C'est aujourd'hui seulement que je découvre, parmi les lys de votre bouquet, cette rose baignée d'innocence et déchirée par ses propres épines.

VIII

LA MÈCHE QUI FUME ENCORE

VIII

LA MÈCHE QUI FUME ENCORE

Nous avions été au lycée ensemble.

Après un séjour qu'il fit au Tonkin où sa fortune s'accrut, il revint avec l'intention de continuer, dans son village natal, cette vie de débauches qu'il prétendait la seule vraie, et qu'avait aggravée la colonie.

L'absinthe, une meute, quelques femmes, je passe le reste, sont, affirmait-il, tout ce qu'un horizon peut renfermer de bonheur.

Je lui fis une visite, vers 1905, dans la ferme où, ses parents étant morts, il s'isolait avec une jeune servante que bientôt il congédiait parce qu'il l'avait mise à mal. Il n'osa point user alors de manœuvres qu'il préconisait, qu'il avait employées maintes fois de son propre aveu. Depuis, l'ayant rencontré en chasse à plusieurs reprises, il m'avait déplu par sa conversation, et je l'évitais.

Je ne me fusse pas douté de ce que saint Joseph dût me ramener vers cet homme, quinze ans après le renvoi de la malheureuse fille qui avait accouché d'un garçon. Le père ne consentit jamais à la secourir, mais, dans la suite, il se laissait saluer par l'enfant, lui glissait même quelque menue monnaie, se montrait fier de ce qu'il devînt, chez un charpentier, un laborieux apprenti.

Saint Joseph me demanda un jour pourquoi je m'éloignais ainsi d'un pécheur.

— Tu n'es point tellement parfait, me dit-il, que tu puisses en agir de la sorte, et surtout vis-à-vis d'un ami de jeunesse. Il faut que tout converti se méfie de lui-même. Le pharisaïsme est ce que je déteste le plus. N'oublie pas que la moindre goutte de sang divin ne demande qu'à laver toutes les fautes du monde, et les plus énormes, et le peut faire aussi aisément que s'il s'agit du caprice d'un enfant. Où le péché abonde, la miséricorde surabonde.

— Mais, demandai-je, cet impie est-il dans le cas de se faire absoudre, et regrettera-t-il ce qu'il a fait?

Alors, et d'un ton de reproche pour

mon manque de confiance et de bonté :

— Connais-tu les desseins de Dieu, les ressources de sa grâce? As-tu donc oublié qu'il est écrit qu'il y aura plus de joie dans le Ciel, pour un pécheur faisant pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence? Es-tu juge de savoir si la mèche fume encore, et, si elle fume, la noieras-tu?

Je répondis :

— Que cet homme soit sauvé, s'il se peut !

Et saint Joseph :

— Il n'a pas encore aimé parce qu'il n'a pas encore, comme Abraham et comme moi, connu le prix du sang d'un fils. Seul, celui qui possède un cœur de père sonde les abîmes de la miséricorde.

A quelques jours de là, je gravis le coteau d'où, comme un trait bleu, s'élance le clocher de ce village que l'ancien colonial habitait.

Dix heures venaient de sonner pesamment. Tout vibrait et luisait en ondes sèches. Les tuiles roses d'une maison en construction, que j'apercevais à ma gauche, augmentaient par leur pâleur l'impression torride.

Un paysan m'apprit que cette bâtisse,

presque achevée, appartenait à mon ancien camarade qui, fidèle à son programme, la faisait édifier pour y abriter de nouvelles amours.

Parvenu au sommet de la colline, je pris à droite la route qui longeait la ferme. J'aperçus un groupe qui me rejoignit rapidement.

Ce groupe, composé de quatre hommes, soutenait une civière improvisée, recouverte d'une toile à sac.

Grande fut ma surprise quand je reconnus, dans l'un des porteurs, saint Joseph. Il allait, vieux mais agile, sa mise ne différant en rien de celle de ses trois compagnons charpentiers, qui le prenaient certainement pour un des leurs. Il me jeta un regard qui m'invitait à les suivre.

Nous fûmes bientôt rendus à l'habitation même où demeurait le personnage que le saint m'avait reproché de ne plus voir. Le brancard fut posé à terre, dans la salle à manger, aux pieds du maître de la maison qui n'eut même pas le temps de demander à ces ouvriers de quoi il s'agissait. Saint Joseph, d'un geste rapide, enleva la serpillière. Là gisait un pauvre petit apprenti de quinze ans. Ses yeux étaient fermés. Au-dessous d'une

mauvaise chaîne de montre passée à sa veste grossière, une tache ronde, humide, sombre, apparaissait. Monté sur la charpente extérieure de la maison que l'on achevait de construire, il avait perdu l'équilibre, et, tombant d'une fenêtre du grenier, il avait rencontré par malheur, au milieu du portail, la pointe d'un pieu fiché dans une charrette de fourrage.

Était-il maintenant évanoui ou mort?

— C'est moi le patron. Je vous rapporte votre fils, dit saint Joseph.

A ces mots simplement prononcés, le père de l'enfant s'agenouilla, puis appuya les lèvres sur la veste humide de sang. Il se taisait. Il restait là comme une bête inerte.

Enfin il fit un mouvement, et je vis qu'il prenait entre ses bras le cadavre dont il couvrait la face de baisers.

Il y eut un long silence, que rompit seul Joseph par ces mots :

— La descente de croix !

Vous l'avez contemplée, vous, Joseph, cette mèche qui hésitait dans la nuit lorsque votre

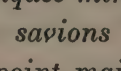
lampe, emplie par la Vierge sage, s'épuisait sur votre travail. Il semblait parfois que la flamme en vacillât jusqu'à s'éteindre. Mais, pieux ouvrier, votre cœur l'attisait si je peux dire, et, au moment que les ténèbres allaient triompher, soudain une large lumière se faisait dans l'atelier.

Rares sont les taudis, où, quand le soir tombe, ne brille quelque étincelle. Et, souvent, le chasseur qui rentre dans la nuit ne devine la lisière de la forêt que grâce à ce filet d'or et de rose qui annonce une humble vie cachée sous le chaume et l'argile.

De même cet homme, en qui on pense ne rien trouver que noirceur et ruine, soudain laisse filtrer de son cœur un rayon d'amour.

Si nous accordions au cœur en apparence le plus sombre quelques minutes de patience et de bonté; si nous savions le toucher avec ce souffle qui n'éteint point, mais qui ranime, quelle lumière ne verrions-nous succéder à la fumée?

L'ombre la plus épaisse où vous vous teniez, Charpentier, ne cachait-elle point la Lumière du monde?



IX

L'EXISTENCE EMBARRASSÉE

IX

L'EXISTENCE EMBARRASSÉE

Ayant eu certains sujets d'ennui que d'autres comme moi ont connus, et que l'on appelle « embarras », comparé ma vie d'il y a quelques années, libre, délicate, luxueuse même, avec celle d'aujourd'hui chargée, soucieuse, et d'où j'ai dû bannir ces raffinements qui, dans l'existence d'un poète, deviennent presque des nécessités, je m'imprégnai plus profondément que de coutume de l'encens de ces paroles du psaume :

...Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu?

...Espère en Dieu : car je Le louerai encore, Lui le salut de ma face!

Et je demeurai, pendant la messe, dans un état flottant d'amertume, de résignation et d'espérance.

Hélas ! Que je me rendais compte de ce

que je suis un piètre chrétien et que me coûte, même dans mon cher et nombreux foyer, le moindre sacrifice !

C'est pourquoi je ne me décidai point, revenu chez moi, à attendre mon courrier, à prendre la plume, à travailler enfin. Mais, pour fuir mes ennuis, je jetai mon fusil, ma gourde et mon carnier sur l'épaule, je sifflai mon chien et je sortis pour la journée.

Mon humeur n'était pas telle, certes, qu'elle dût me rapprocher de mon saint, mais si angélique est sa patience, il a tant de bonne grâce, que je l'ai vu intervenir dans mes moments les plus ingrats : alors, sans doute, que j'en avais davantage besoin.

Il est certain qu'à mesure que je gagnais la solitude, l'air se faisait plus léger où je respirais ce parfum de lys qui m'annonce la visite de saint Joseph. Cependant j'errai, durant des heures, à travers champs, sans que je l'aperçusse. Au crépuscule seulement, tandis que le ciel d'été s'allumait, je le reconnus. Il me rejoignit, et, sans presser le pas autrement que je ne le faisais, tant la douceur du soir engageait à la rêverie, il me dit :

— J'ai connu tes soucis et je les veux alléger, non point tant par le poids que je leur enlèverai qu'en exposant, devant ton âme, la vie d'un homme qui en supporta de bien pires, mais qui les tourna en bénédictions.

Nous étions engagés dans l'avenue du château d'Arnos, dont les ormeaux faisaient au-dessus de nos têtes deux rives noires à la nacre du mourant azur.

— Tu connais, poursuivit mon compagnon, les nobles mots gravés depuis plus de trois siècles au fronton de la porte principale.

Et il me montrait, rendue illisible par la nuit tombante et les intempéries, la fameuse devise que je traduis ici du béarnais :

Nul pauvre qu'Arnos n'accueille.

Je sus que la domesticité même d'Arnos ne mentait point à cette inscription, lorsque je vis s'avancer vers Joseph, dont l'aspect marquait l'indigence, un garde qui lui rendit les hommages, l'invitant à entrer avec moi. Ayant confié mon fusil et mon chien à ce serviteur, je suivis le saint, à qui l'habitation paraissait familière, et nous pénétrâmes dans le salon de cérémonie que peuplaient seule-

ment d'admirables portraits, dont la fraîcheur, sous l'éclat des lampes apprêtées, me fit comprendre que j'étais transporté à la veille de la Révolution.

Ce fut comme un songe délicieux que saint Joseph m'inspira. Une dame qui trônait au-dessus de l'imposante cheminée me sembla descendre de son cadre, puis, après elle, toute cette belle compagnie attifée, emplumée, fleurie, évoquant un jardin aux tulipes bigarrées et un champ de froment constellé de bluets, de centaurées et de coquelicots. Tous et toutes s'agenouillèrent aux pieds du saint qui les bénit en me disant :

— Ils sont fidèles à leur devise jusque dans la mort. Certains furent légers, qui expient encore, mais ils seront bientôt délivrés parce qu'ils portent, vivante dans leurs âmes, la charitable parole qu'ils ont gravée dans la pierre.

Bientôt, et aussi facilement que je les en avais vus descendre, ils réintégrèrent leurs cadres, à l'exception de deux êtres qui pouvaient marquer elle seize ans, et lui vingt. Leur élégance était extrême. Toutes les délica-

tesses, toutes les recherches semblaient s'être donné rendez-vous sur eux, et l'on devinait que chambrières et valets avaient rivalisé de savoir-faire pour parer leurs jeunes maîtres.

— Ils sont fiancés l'un à l'autre, me dit saint Joseph.

Lui, est Arnaud d'Arnos. Elle, Bertrande de Jurques. Leurs âmes jeunes et pures brillent davantage que leurs costumes. S'ils s'attardent ainsi en ma présence, c'est leur extrême amour qui en est cause, et leurs anges, sachant combien nombreuses et variées sont leurs aumônes, les conseillent pour qu'ils en fassent à chacun selon son désir.

Une brise qui passa par la fenêtre éteignit les flambeaux. La lune régna seule. Et les deux ombres ravissantes, l'une accompagnant l'autre au clavecin, firent entendre un doux cantique à la louange de la pauvreté que la Sainte-Famille endura. Et cette louange était d'autant plus touchante qu'elle émanait de deux cœurs à qui Dieu avait conféré, avec la noblesse, des trésors de charité.

Nul pauvre qu'Arnos n'accueille.

Jamais la digne maison ne s'était ouverte devant une si royale pauvreté, ni n'avait si bien placé son offrande.

Quand les fiancés musiciens s'en furent allés rejoindre leur lignée dans la clarté finissante :

— Je veux, me dit saint Joseph, t'apprendre de quelle manière une âme vraiment chrétienne, fût-elle née dans le luxe, eût-elle goûté tous les raffinements d'ici-bas, sait accepter avec résignation cette gêne que Dieu peut lui envoyer, et contre laquelle tu t'élèves avec tant d'ingratitude pour le Ciel.

Sache donc qu'Arnaud d'Arnos fut séparé de Bertrande de Jurques par la Terreur, sans qu'ils se fussent épousés. Elle fut guillotinée à Bayonne, et il parvint à s'enfuir sans avoir pu la sauver. Le château d'Arnos, avant que de tomber entre les mains de ses propriétaires actuels, fut saisi par la Nation, et Arnaud s'en trouva dépouillé ainsi que de tous ses autres biens.

Il lui fallut, quand il revint d'exil, continuer de travailler pour se nourrir, et accepter beaucoup d'humiliations dans le pays même où, tout jeune, il avait agi en maître

et seigneur, avec les avantages que tu as vus.

Mais je m'étais promis de le prendre pour disciple parce qu'il avait, en cette lointaine soirée que j'ai fait revivre tout à l'heure à tes yeux, gagné mon cœur de père et d'époux, en honorant, de concert avec sa fiancée, le dénûment des miens.

Arnaud d'Arnos pouvait me suivre jusqu'au désert où le blé manque. Et c'est pourquoi je l'amenai avec moi dans ces voies spirituelles qui te sont inconnues.

Il épousa, dans son âge mûr, lui qui avait connu la flatterie d'être agréé de la fiancée la plus titrée et la plus belle, une fille du commun, honnête mais sans charme, et il l'aima devant Dieu. Il s'était uni à elle parce que l'infortune, ayant fait de lui un pauvre artisan, les difficultés matérielles, dont les vaniteux et les heureux de ce monde font bon marché, l'y engagèrent.

Vers mil huit cent dix-neuf, tu eusses remarqué, dans la petite ville voisine de ce château qui le vit naître, son étroite boutique d'horloger dont l'enseigne ne portait que son prénom :

ARNAUD

et, derrière les carreaux, une tête aux cheveux entièrement blancs.

Là, vivait, installé depuis quelques années avec sa femme et ses six enfants, dont l'aîné avait quatorze ans, le marquis d'Arnos, alors cinquantenaire.

Tout en lui persistait de sa distinction et de sa délicatesse premières, et ceux-là se trompaient qui mettaient sur le compte d'une déchéance morale, due aux traverses de l'émigration, ce qu'ils appelaient avec dédain une « mésalliance ».

Mais moi, descendant de David, et charpentier de Nazareth, je savais quelle dignité présidait à cette vie, et que l'honneur du pain quotidien avait seul allumé ce foyer.

Ce pain, il n'était point toujours assuré pour la semaine suivante, les clients d'Arnaud n'étaient point nombreux.

Souvent j'assistais en esprit au repas familial de l'horloger. Le père, la mère et quatre petits étaient à table. Les conversations entre mari et femme n'avaient rien qui rappelât les duos de jadis au clavecin entre le marquis d'Arnos et Bertrande de Jurques. Mais le cœur de mon disciple brûlait de recon-

naissance envers Dieu à chaque bouchée que lui et les siens portaient aux lèvres, et la banalité même des paroles avait le sens de la grandeur.

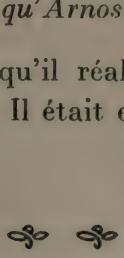
Jamais Arnaud d'Arnos ne portait ses pas du côté du château où ses aïeux, Bertrande et lui-même, ce soir nous ont reçus.

Mais, quelque temps avant la mort qui le prit en sa soixante-dixième année, il voulut accomplir seul ce saint pèlerinage. Il était affaibli, ses affaires périclitaient, la faim qui n'est pas un personnage légendaire frappait souvent chez lui. Il revit, pour la première fois depuis un demi-siècle, les mêmes ténèbres admirables que les ormeaux royaux tendaient tout à l'heure sur nous.

Et il arriva devant la majestueuse porte d'entrée. Et il déchiffra la devise :

Nul pauvre qu'Arnos n'accueille.

Il comprenait qu'il réalisait lui-même le vœu de ses pères. Il était enfin chez lui.



O saint Joseph, combien de païens mêmes ont béni l'existence, quî ne possédaient qu'une écuelle pour manger leur maigre pitance et qui se servaient du creux de la main pour puiser l'eau!

Et moi, tel qu'un philosophe antique écrivant l'éloge de la pauvreté sur une table d'or, je louerais ce que je n'aime point, je glorifierais ce que je n'accepte que par contrainte!

Des fils et des filles de princes sont descendus jusque dans les catacombes, s'y sont nourris de pain dur pour l'amour de votre divin Fils qui prit part à votre frugalité de Nazareth.

Ah! Je ne vous ai pas accueilli dans mon âme avec une assez grande charité, Père des nécessiteux! Je ne saurais m'asseoir qu'en murmurant à la table de l'artisan qui se prive, me coucher dans le lit défait du pèlerin.

Heureux vos vrais disciples qui, dans l'humble auberge, se privent d'une part de leur nourriture pour la donner en souriant à leurs petits!

A ceux-là qui ne demandent pas autre chose *appartiendra le Royaume.*

X

LA LOUANGE DES PETITES GENS A SAINT JOSEPH

OU

LE MARIAGE FORTUNÉ

PERSONNAGES

JEAN
ROSE
LE MAITRE
LE COLPORTEUR
LE RÉMOULEUR
LE COMMIS VOYAGEUR
LE CHARPENTIER
LE PETIT RAMONEUR
LE PATRON RAMONEUR
LE CORDONNIER
LE RACCOMMODEUR DE FAÏENCE
ET DE PORCELAINE
LE VICAIRE
LE POÈTE

Figurants.

LE RÉTAMEUR
LE MÉNÉTRIER
LE VIEUX PAUVRE
LE FACTEUR

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Un peu en retrait de la grand'route départementale, la maison du maire avec une galerie de bois qui supporte une treille mûre. Rose, l'héritière, laisse le jupon qu'elle amidonnait pour courir vite recevoir à la porte Jean qu'elle a reconnu.

Dans sa hâte, elle foule, à l'entrée du corridor, la patte d'une poule qui fuit en exécutant une voltige ridicule, se cognant aux murs et faisant entendre un caquettement précipité.)

JEAN

Monsieur le maire, s'il vous plaît, mademoiselle?

ROSE

Il n'est pas là pour l'instant, monsieur.

JEAN

Mademoiselle, voudrez-vous lui dire que le sergent Cahutte, du troisième colonial — c'est moi-même! — est venu lui présenter ses respects.

Votre serviteur, mademoiselle.

ROSE

O Jean ! Que vous me parlez avec cérémonie !

Vous avez l'air de m'avoir oubliée à présent que vous portez sur le cœur cette médaille militaire.

JEAN

Je n'oublie personne, mademoiselle ; mais je ne peux conséquemment me familiariser avec la fille du maire, moi un tout petit soldat.

ROSE

Un tout petit soldat ! Jean? Nous avons lu dans le journal tous ces ordres du jour qui m'ont fait pleurer, Jean, parce que j'étais orgueilleuse d'avoir été à l'école avec vous. Appelez-moi Rose.

JEAN

Jamais de la vie, mademoiselle.

ROSE

Que vous êtes ingrat ! Du moins entrez un moment vous rafraîchir. Papa m'en voudrait s'il savait que vous êtes venu et que vous n'avez rien voulu accepter.

JEAN

Votre serviteur, mademoiselle. Je vous estime trop pour vous faire attraper, rapport à un verre que vous avez la politesse de m'offrir.

ROSE

Entrez dans la salle à manger.

Voici une bouteille de vin de Grillon.

Mais, bien que je ne sois pas une faible personne, je n'arrive pas à la déboucher.

JEAN

Laissez-moi faire, mademoiselle. C'est moins tenace que la dent d'un Boche.

Voici.

ROSE

Comme vous vous êtes battu, Jean! Un jour l'instituteur est accouru, tenant *la Liberté*. Il a dit à papa en la lui montrant : Jean Cahutte, c'est un lion. Et moi je me suis tue, après avoir lu, mais mon cœur le pensait tout bas bien fort.

JEAN

A votre bonne santé, mademoiselle!

ROSE

O Jean ! Comme vous êtes musqué ! Vous n'êtes point resté ainsi que les gens sans manières d'ici. Il n'y a qu'à vous regarder prendre votre verre entre deux doigts délicats.

JEAN

Merci, mademoiselle. Vous me jugez trop favorablement.

ROSE

Pas du tout, Jean. Et puis laissez-moi vous complimenter encore. Au lieu de porter la moustache en brosse, comme presque tous les autres poilus, vous en relevez les bouts, ce qui est bien plus seyant avec vos cheveux noirs qui frisent.

JEAN

Bref, mademoiselle Rose, c'est une déclaration?

ROSE

Mais oui !

JEAN

N'abusez point d'un pauvre lanturelu qui n'est pas de votre condition, et qui n'atteint pas à la hauteur de vos jolies bottines.

ROSE

Ne les regardez pas. J'ai de grands pieds.

JEAN

Vous êtes une belle personne, mademoiselle Rose. Mais il ne faut pas vous moquer de moi. Je pourrais bien peut-être en souffrir dans mon for intérieur.

ROSE

Je suis sérieuse, Jean. Regarde-moi.

JEAN

Je vous regarde avec agrément.

ROSE

Tout droit?

JEAN

Tout droit!

ROSE

Eh bien! oui, Jean! Si tu veux bien demander ma main à mon père, moi je veux.

SCÈNE II

(*Par un matin bleu comme du lait.*)

LE COLPORTEUR

Puis-je offrir du feston à mademoiselle? J'en ai de très plaisant pour orner un jupon.

ROSE

Je vous prendrai quelques mètres de celui-ci. Et des aiguilles? Avez-vous des aiguilles? Voyons, il me manque plusieurs choses : de la soie, du fil. Combien vendez-vous ce crochet? Ah ! de la laine, il me faudrait aussi de la laine.

LE COLPORTEUR

Alors mademoiselle va se marier?

ROSE

Qui vous a dit ça?

LE COLPORTEUR

Personne, mais quand une jeune fille

m'achète de tout, et a l'air content, je sais que son fiancé n'est pas loin.

ROSE

Avez-vous une femme et des enfants?

LE COLPORTEUR

Oui, mademoiselle, cinq enfants dont l'aîné a treize ans. Ah! Je vous assure que les culottes ni les robes n'allongent à mesure qu'ils grandissent, ni que leur appétit ne diminue. Nous mangeons moins de poulets que de péteurs et buvons plus d'eau que de vin. Quand je rentre comme ça, la boîte vide et le porte-monnaie plein, nous chantons et nous trinquons à la santé de l'archevêque.

Les camelots, nos bonnes affaires, nos jours vraiment dorés, c'est quand un riche parti vient de s'accorder.

ROSE

Alors, vous avez deviné, mais il faut encore garder le secret, que je suis fiancée à Jean Cahutte?

LE COLPORTEUR

Ah! mademoiselle! Le plus joli jeune homme de la contrée, et, comme on dit : un lion!

ROSE, *dont la joue s'éclaire*
comme la campagne à l'aurore.

Vous repasserez, la semaine prochaine. J'aurai besoin de quelques fournitures de plus pour mon trousseau.

LE COLPORTEUR

Au lieu de ma boîte, qui est petite, j'amènerai mon chariot.

ROSE

C'est cela. Il faut tant de choses pour fonder un foyer.

SCÈNE III

(Sur la place du village. Le rémouleur est installé sous les ormeaux qui soutiennent le ciel qui s'étoile. Il affûte une serpette. Il a l'air, en mouvant avec le pied le volant de son tour, de monter une bicyclette qui n'avance pas. Son chien, étendu à ses pieds, est misérable, mais le feu qui fuse de la meule de grès allume les constellations.)

LE RÉMOULEUR

Te voilà au pays depuis quelque temps.

JEAN

Oui.

LE RÉMOULEUR

J'espère que tu t'en es payé, de la gloire.

JEAN

Tant soit peu. Le commerce marche?

LE RÉMOULEUR

Gagne-petit !

JEAN

Tu habites toujours au bord du gave, contre le pont d'Abidos?

LE RÉMOULEUR

Non, je me suis rapproché d'Artix, les enfants étaient trop loin pour se rendre à l'école.

JEAN

Tu n'as pas été mobilisé?

LE RÉMOULEUR

Non ; égard au nombre de mes gosses.

JEAN

Tu en as?

LE RÉMOULEUR

Douze.

JEAN

Comment faites-vous pour vivre?

LE RÉMOULEUR

On se serre le ventre, avec ou sans courroie. Je ne suis pas gras. Toi, tu es beau.

JEAN

Ce n'est pas que je n'aie mangé du singe au front.

LE RÉMOULEUR

Et puis, tu as un air de contentement, un air faraud avec cette fleur à la bouche. On dit que monsieur se marie, et non pas derrière la mairie...

JEAN

Tu parles.

LE RÉMOULEUR

Mais avec la fille du maire. Veinard ! Eh bien ! j'en suis heureux pour la République, qu'un petit rien du tout comme toi de fils de métayer épouse la grosse héritière. Tu as assez exposé ta frimousse, qu'une jolie créature puisse s'en éprendre. Il y a un Bon Dieu.

JEAN

Puisque tu le sais : oui, c'est vrai : mademoiselle Rose m'a prévenu à cause de cette médaille qui a fait battre son cœur. Et puis l'amour qui est un grand maître...

LE RÉMOULEUR

Et l'on dit que le papa est aussi épris de toi que la petite.

JEAN

M. le maire veut bien m'honorer.
Alors, que te vaut la journée?

LE RÉMOULEUR

Je n'aurai pas empoché, ce tantôt, un franc cinquante.

JEAN

Mince.

LE RÉMOULEUR

Dis donc, Jean? Quand tu vas être marié, il faudra que ta joue soit bien fraîche, bien bichonnée pour que ta madame Rose te l'embrasse. J'ai là une paire de rasoirs en acier anglais, tout ce qu'il y a de plus sélect, une affaire exceptionnelle. Regarde-les. On dirait les miroirs des anges bleus du ciel.

JEAN

Précisément ; les miens sont émoussés, hors d'usage. Oui, dans la trousse d'un futur il faut un peu de coquetterie. Ceux-là me vont. A combien que tu me les laisses?

LE RÉMOULEUR

Soixante francs, pour toi.

JEAN

Conclu.

LE RÉMOULEUR

J'ai encore, mais dans mon atelier, à Artix, quatre douzaines de couteaux, manche ébène, que j'ai achetées à la vente du défunt député. Crois-tu pas que M. le maire serait satisfait, s'il voyait son gendre faire un apport confortable, riche, dans une maison où l'on mange souvent du gigot?

JEAN

Je ne refuse pas une proposition raisonnable. J'estime que le beau-père sera content.

LE RÉMOULEUR

Demain je t'apporterai les quatre douzaines dans leurs écrins.

JEAN

Tu me les comptes?

LE RÉMOULEUR

Cela fera, deux douzaines les gros, à quarante francs la douzaine, quatre-vingts francs; plus les à dessert, deux douzaines,

à trente francs la douzaine, soixante francs ; soit, quatre-vingts et soixante font cent quarante francs. Tu trouves peut-être le prix un peu fort?

JEAN

Je n'y regarde pas de si près. Le soldat, quand il a du bon sens, peut faire des économies au lieu de dépenser bêtement l'argent à l'apéritif, et il s'en sert dans une bonne occasion comme celle-ci.

LE RÉMOULEUR

C'est un service que je te rends et un service que tu rends à ma petite famille. Ma femme est encore enceinte.

SCÈNE IV

(Dans la maison du maire.)

LE COMMIS VOYAGEUR

Monsieur le maire, je vous présente mes civilités.

LE MAIRE

Bonjour, monsieur.

LE COMMIS VOYAGEUR

Monsieur le maire, je suis représentant de la maison Uhart & Cie, vins de Bordeaux, autres sortes, et huiles, maison de tout repos, d'une tenue irréprochable, qui se recommande elle-même par son fonctionnement ininterrompu de soixante-cinq ans. Nous nous flattons d'être les fournisseurs des ducs de Montpensier, Honnorat, le docteur Émile de Chaussetroux de l'Académie de médecine, votre voisin, et de M. le doyen de Lembeye.

Les caves Uhart sont aussi variées que

possible. Nous allons, de la noblesse et du ministre, à la meilleure bourgeoisie, bien entretenues, pas trop chaudes en hiver, pas trop froides en été. Notre sphère dépasse de beaucoup le Bordelais. Je vous recommande spécialement une petite tisane à cinq francs, qui fait merveille dans les galas, cérémonies, mariages.

LE MAIRE

Veuillez me montrer la carte de vos crus.

LE COMMIS VOYAGEUR

Incontinent, monsieur le maire. Voici. Faites attention ! Il y a quelques tarifs surchargés à la plume. L'après-guerre nous a obligés à hausser quelques prix, mais nous sommes restés bien au-dessous de la réalité, si nous les comparons à ceux que font des maisons similaires. Nous défions toute concurrence. Notre caractéristique est le sérieux, le fonds, l'économie, le désir de répondre à la confiance par l'honnêteté.

LE MAIRE

Est-ce que votre sauternes de 1912 est vraiment bon?

LE COMMIS VOYAGEUR

Nous ne le disons pas : mais c'est celui que M. Bréguet, le conseiller général de Morlas, a servi à la noce de sa fille, une belle personne, monsieur le maire, une personne superbe que m'a rappelée cette demoiselle qui m'a ouvert la porte, et dont je crois que vous avez l'honneur, monsieur le maire, d'être le père?

LE MAIRE

Oui.

LE COMMIS VOYAGEUR

Magnifique personne, en vérité.

LE MAIRE

Alors, ce serait dix francs la bouteille?

LE COMMIS VOYAGEUR

Dix francs, monsieur le maire.

LE MAIRE

Puisque vous me recommandez la qualité de ce sauternes, veuillez inscrire deux cents bouteilles.

LE COMMIS VOYAGEUR

(*Il incline la tête sans répondre.*)

LE MAIRE

Et dans les rouges, qu'est-ce que vous me conseillez?

LE COMMIS VOYAGEUR

(*Il est très ému.*)

Ce saint-Émilion, en toute sécurité. Je peux vous en parler en connaissance de cause. Je n'ai pas trouvé mieux à offrir à ma pauvre femme, pour la fortifier après une opération qu'elle a subie. Nous vous le laisserons au même prix que m'a consenti mon patron, un prix de réclame : huit francs cinquante la bouteille, les frais à votre charge comme pour le reste.

LE MAIRE

Inscrivez trois cents.

LE COMMIS VOYAGEUR

(*Il laisse tomber son carnet.*)

LE MAIRE

Rose ! Rose ! Rose !

ROSE

Papa?

LE MAIRE

Mais regarde donc? Il me semble que ce monsieur se trouve mal.

ROSE

Monsieur!

Pauvre monsieur!

LE COMMIS VOYAGEUR

Ce n'est rien, mademoiselle, un peu de faiblesse du cœur seulement, provoquée peut-être par la joie de la commande que me fait monsieur votre père.

Si vous saviez comme notre métier parfois est pénible, combien il est dur d'être rabroué, mis à la porte presque, de rentrer son humiliation, d'essuyer les reproches des patrons quand vous n'avez point réussi dans la tournée, de craindre de se voir, avec sa femme malade et ses enfants, jeté cru et nu sur la rue.

Voici huit jours que je n'avais placé une bouteille! Ah! mademoiselle, s'il est vrai que vous vous mariez, comme je l'ai entendu dire, avec un as de guerre, soyez bénis, et

vous et lui et votre honorable père, qui faites partager votre joie aux petites gens.

LE MAIRE

Inscrivez encore deux cents bouteilles de tisane. Et, quand vous aurez déjeuné avec nous, vous me direz si vous avez de bonne huile d'olive.

SCÈNE V

(Dans l'atelier du charpentier qui est aussi menuisier. Il y a un hibou apprivoisé, perché au bout de l'établi, et qui a l'air de hausser les épaules et d'examiner, à travers les rondes besicles de ses yeux, la planche que rabote son maître.)

LE CHARPENTIER

Je vous salue bien, mademoiselle Rose et la compagnie. Eh! monsieur Jean? Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus : à peine une fois au début de votre permission. Mais je ne vous en veux pas ! On m'a dit que vous vous êtes laissé faire prisonnier, vous qui avez ramené tant de Boches, que vous vous êtes rendu à une jolie fleur.

ROSE

Il faut laisser dire.

JEAN

Il faut laisser dire.

LE CHARPENTIER

Mademoiselle Rose, comment se porte M. le maire?

ROSE

Papa est bien content. Il vous souhaite le bonjour. Il nous a permis de régler nos affaires tous deux seuls, et alors nous venons vous trouver.

LE CHARPENTIER

A votre service, mademoiselle, monsieur.

ROSE

Il s'agit du futur mobilier de notre chambre. Nous voulons que vous le fassiez.

LE CHARPENTIER

Vous m'honorez bien.

ROSE

A Pau, nous n'aurions trouvé que de la camelote, du bois déjà fendu, qui joue à la moindre humidité.

JEAN

L'article commercial, quoi!

ROSE

Oui. Nous voulons de la bonne marchandise, du vrai chêne bien sain, bien sec, bien épais. On dit que vous en avez.

LE CHARPENTIER

Oui, mademoiselle, et même qui vient de votre ferme de Noguères, que j'ai acquis voici quatre ans de monsieur votre papa, un lot d'arbres de toute beauté, dont les planches n'ont pas un défaut. Voyez plutôt : le même que celui que je rabotais quand vous êtes entrés.

ROSE

Qu'en dis-tu, Jean?

JEAN

Il n'y a pas plus beau ni plus à point.

LE CHARPENTIER

Je vous le dis. Et peut-être que cela fera plaisir à Mme Cahutte d'avoir du chêne qui sort d'une propriété de famille, et d'y dormir.

ROSE

Il nous faudrait, avec le lit, la table de nuit, la toilette, l'armoire, la commode. Je

voudrais cette chambre dans la manière de celle que vous avez faite à la dame du receveur, mais, j'y voudrais un peu plus d'esculpture.

LE CHARPENTIER

Qu'à cela ne tienne, mademoiselle. Je sais me servir du ciseau. Vous avez vu la tête de bouc et les grappes de raisin du buffet de l'Américain. Je pense qu'elles sont bien réussies? Vous n'avez qu'à me dire les sujets, pour que je me procure les modèles.

ROSE

Jean, qu'est-ce qu'on pourrait esculpter sur le lit? Oh ! pas de tête de bouc ni de raisins. Je ne trouve pas que c'est distingué.

JEAN

Je n'ai pas de préférence.

LE CHARPENTIER

Sur le panneau du lit, on pourrait copier le modèle que voici : deux cailles dans le froment.

ROSE

Oh ! Qu'elles sont jolies ! On dirait qu'elles chantent.

JEAN

Elles sont plus appétissantes que votre hibou. Est-ce qu'il est méchant?

LE CHARPENTIER

Oh! non! Il est doux comme un agneau.

ROSE

Tout de même, ne te fais pas éborgner en l'agaçant.

Eh bien! oui, je veux les cailles sur le lit.

Et pour l'armoire?

LE CHARPENTIER

Mademoiselle, il me vient une idée. Et si, au fronton de l'armoire, nous représentions la médaille militaire attachée au ruban que M. Jean a si bien gagnée?

ROSE

Oh! oui.

LE CHARPENTIER

Mais, par le temps qui court, tout cela ne sera pas bien bon marché, mademoiselle Rose. La main-d'œuvre est hors de prix. La vie est si chère!

ROSE

Papa m'a dit qu'il payerait. Nous sommes heureux.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(*La maison du maire au printemps.*)

LE MAIRE

Entre.

LE PETIT RAMONEUR

M'sieur?

LE MAIRE

Et d'abord cette grande cheminée parce que dans un mois on y fera un feu d'enfer. Tu es capable d'y grimper et d'en gratter toute la suie?

LE PETIT RAMONEUR

Oui, m'sieu ; mais je vais chercher en courant mon patron pour m'aider.

LE MAIRE

Où est-il?

LE PETIT RAMONEUR

A l'auberge.

LE MAIRE

Fais vite.

SCÈNE II

LE PATRON RAMONEUR

Monsieur le maire, toutes vos cheminées sont faites. Vous avez ici la plus belle du pays.

Vous pouvez y rôtir un bœuf sans danger.

LE MAIRE

On y cuira plus qu'un bœuf : des saumons, de la daube et beaucoup de volailles. Ma fille épouse un médaillé militaire.

ROSE

Oh ! le joli petit garçon ! Mais il n'a que les dents et les yeux qui soient blancs. Comment t'appelles-tu ?

LE PETIT RAMONEUR

Émile.

ROSE

Est-ce qu'il est sage?

LE PATRON RAMONEUR

Oui, mademoiselle. Il n'était pas trop heureux dans notre pays. Son père est mort au Chemin-des-Dames, en 1917.

ROSE

Quoi ! Ton père a été tué au combat du Chemin-des-Dames, en 1917?

LE PETIT RAMONEUR

Oui, mademoiselle.

ROSE

C'est là que Jean a été cité à l'ordre de l'armée, et qu'il a remporté la médaille militaire. Peut-être a-t-il connu ton papa.

LE PETIT RAMONEUR

Je ne sais pas, mademoiselle.

ROSE

Pauvre amour. Et sa maman? Est-ce qu'il a sa maman?

LE PATRON RAMONEUR

Elle est morte de chagrin en apprenant que son homme était tombé.

ROSE

Viens, mon petit chéri, viens que je te gâte un peu, viens dans ma chambre. Est-ce que tu as un porte-monnaie pour y mettre les étrennes que l'on te donne?

LE PETIT RAMONEUR

Oui, mademoiselle.

ROSE

Montre-le-moi.

LE PETIT RAMONEUR

Le voici.

ROSE

Oh! Le pauvre porte-monnaie! Tout de même, tu y as quarante-huit sous. Tiens; voilà un billet de vingt francs. Tu ne le perdras pas. Embrasse-moi.

LE PETIT RAMONEUR

Merci, mademoiselle.

ROSE

Et qu'est-ce que tu as là dans cette boîte?

LE PETIT RAMONEUR

Une marmotte.

ROSE

La drôle de bête ! Tu lui donnes quoi à manger?

LE PETIT RAMONEUR

Un peu d'herbe.

ROSE

Il y a en bas des noisettes sèches. Tu en emporteras. Tu verras si elle les aime.

SCÈNE III

(Sur la grand'route claire comme un myosotis, au milieu du village tout bourré d'arbres fruitiers en fleurs, dans l'ivresse bourdonnante de l'air blond et léger, Rose rencontre Jean qui se rendait chez elle pour y déjeuner.)

ROSE

Accompagne-moi. Est-ce que j'ai le temps d'aller commander mes bottines chez le cordonnier?

JEAN

Il n'est qu'onze heures et quart.

ROSE

Alors, allons.

SCÈNE IV

(Dans la boutique du cordonnier, il y a du cuir, une écuelle de poix, des aiguilles, des poinçons, des tranchets, du fil ciré, des lacets, une chaise haute, et un portrait du maréchal Foch.)

LE CORDONNIER

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur, mademoiselle.

ROSE

Toute la famille va bien?

LE CORDONNIER

Oui, mademoiselle. Et M. le maire, comment se porte-t-il?

ROSE

Il ne s'est jamais mieux porté.

LE CORDONNIER

Et vous, monsieur Jean?

JEAN

Aussi bien que mademoiselle Rose.

LE CORDONNIER

Ah ! monsieur Jean ! Vous voyez là, contre le mur, le portrait de votre copain le maréchal Foch?

ROSE

Quelle belle figure il a sous son képi d'or ! Il ne pose pas du tout. Jean, après toi c'est l'homme que je trouve le mieux.

JEAN

Tu parles.

LE CORDONNIER

Sans plaisanter, monsieur Jean, excepté que vous êtes plus jeune, il y a de la ressemblance entre vous.

ROSE

Et maintenant, causons. Je viens vous commander mes bottines de noces. Ou, plutôt, mes bottines de voyage de noces, parce que, pour le mariage, j'en aurai de daim blanc.

LE CORDONNIER

Je m'y emploierai de tout mon cœur, mademoiselle.

Comment les voulez-vous? J'ai là du plus fin chevreau.

ROSE

Comme d'habitude, à huit boutons, mais avec le bout verni. Je ne veux pas de souliers bas, à cause que j'ai les chevilles grosses.

LE CORDONNIER

Vous êtes une belle personne, mademoiselle Rose, bien digne d'épouser un défenseur de la patrie. Je vais reprendre votre pointure. Asseyez-vous sur cette chaise haute pour que je puisse mesurer depuis la base du mollet.

Voilà qui est fait. Je mettrai mon orgueil à vous faire de jolis pieds.

Mais la chaussure est, maintenant, hors de prix.

ROSE

Combien?

LE CORDONNIER

Eh bien! mademoiselle, je vais vous dire. J'avais fait demander à votre papa de me céder un jambon, on tue beaucoup de porcs chez vous, un jambon dans les dix kilos, dix kilos et demi.

Le soir, il est fortifiant d'en manger une tranche en buvant un coup de vin. Cela m'arrange l'estomac. Votre papa ne m'a point répondu. Il est si occupé, le pauvre homme ! Envoyez-moi le jambon et je vous tiendrai quitte des bottines.

ROSE

Bah ! Je saurai bien parler à mon père de telle sorte qu'il vous donne le jambon et qu'il vous paye les bottines. Pas trop cher, par exemple.

SCÈNE V

(*Sur la place du village.*)

JEAN

Est-ce que nous repassons, pour rentrer, par la route?

ROSE

Non ; traversons la place, et nous prendrons par le sentier du moulin. Que tient cet homme qui est assis à l'ombre?

JEAN

C'est un raccommodeur de faïence et de porcelaine. Il rapièce un plat.

ROSE

Approchons-nous de lui.

LE RACCOMMODEUR

Mon travail vous intéresse, jeune madame?

ROSE

Oui. Il faut être bien adroit pour ainsi raccorder les morceaux d'une assiette avec des nœuds de fils de fer.

LE RACCOMMODEUR

Ce plat que je répare, madame, est en faïence de Samadet. Je n'ai jamais eu le pareil entre les mains. Voyez : un coq avec une rose au bec.

ROSE

C'est un sujet qui fait rire, n'est-ce pas, Jean?

JEAN

Oui, Rose.

LE RACCOMMODEUR

Madame porte le nom de la rose? Ah! tous mes compliments!

Mais, monsieur, si j'en juge par votre poitrine constellée de décorations, aussi bien que madame ressemble à cette rose, vous avez pour image ce coq français?

ROSE

Vous le dites bien, monsieur, Jean est un coq français.

LE RACCOMMODEUR

Et vous partagez sa gloire, puisque vous êtes sa moitié?

ROSE

Je ne la suis pas encore, mais je la serai bientôt.

LE RACCOMMODEUR

Voilà donc un plat tout à fait approprié à la circonstance.

On dirait le miroir de l'amour : Rose et le coq ! Le coq et Rose ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Qu'il ferait bien, suspendu au-dessus de votre buffet ! Il vous donnerait de l'appétit, ce serait tout à fait distingué.

ROSE

Oui, mais il n'est pas à vendre?

LE RACCOMMODEUR

Mais si, mademoiselle. Je l'ai trouvé chez un paysan, voici huit jours, qui allait le jeter parce qu'il l'avait brisé en trois morceaux. Voulez-vous que je le raccommode? lui demandai-je. — La réparation, me dit-

il, coûterait plus que ne vaut le plat. — Vendez-moi les morceaux?

Il commença de se méfier alors de ce que la pièce n'eût quelque valeur, et il m'en fit payer les débris en conséquence. J'avais laissé trop paraître mon désir. Ce caprice m'a coûté cher, et, maintenant, je commence de le regretter, car il a fait un trou à ma bourse. Je me trouve d'autant plus sot d'avoir cédé à ma fantaisie, que je suis vieux garçon, que, n'ayant pas fait la guerre, je n'ai rien d'un coq français, comme monsieur, et que je n'ai point de Rose à qui je puisse offrir ce petit chef-d'œuvre d'amour et d'esprit.

ROSE

Eh bien! monsieur, c'est la rose qui veut offrir le plat au coq. Jean, le veux-tu pour monter notre ménage?

JEAN

Ne fais pas de folie.

ROSE

Quel serait le temps de la folie si ce n'était à présent?

Monsieur, combien demandez-vous de cette faïence?

LE RACCOMMODEUR

Charmante comme vous l'êtes, je ne vous demanderai qu'un bénéfice de deux francs. Donnez-moi quarante-deux francs, et le coq est à la Rose. Je vous tiens quitte de la réparation.

ROSE

Vous me l'apporterez tout à l'heure à la maison, où je vous le payerai.

Je suis la fille du maire de la commune.

LE RACCOMMODEUR

Votre serviteur, mademoiselle.

SCÈNE VI

(*Devant la maison du maire.*)

ROSE

Papa, nous sommes en retard, mais tu verras bientôt quelle jolie acquisition j'ai faite.

LE MAIRE

Je n'en doute pas. Moi-même, je vous aurais fait attendre pour déjeuner. Je viens de passer une heure à m'amuser comme un enfant.

JEAN

Comment cela?

LE MAIRE

Avec le rétameur, tu sais, le braconnier d'Abidos? Il est venu me demander si je n'avais pas du travail à lui confier à l'occasion de la noce qui se prépare. Je lui ai remis la batterie de cuisine, les mors à chevaux,

tout ce qui m'est tombé sous la main. Il s'est installé avec sa lèchefrite, son fourneau et son soufflet, dans le jardin, près du puits, et il plonge avec une pince tous les ustensiles dans son métal fondu, il les y sauce, il les arrose, que c'est une comédie. Il faudra que vous alliez le voir travailler ensuite. Il n'a pas tous les jours une telle aubaine. Je suis sûr que je vais en avoir pour deux cents francs.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

(Le cortège nuptial, conduit par le ménétrier, se rend à l'église. Il fait un temps superbe. Rose, tout épanouie, coiffée d'une énorme couronne de fleurs d'oranger, et toute bruissante d'un jupon empesé que recouvre une mirobolante robe de satin, donne le bras au maire imposant et cossu. Gantée, elle tient d'une main son missel rutilant, et, de l'autre, une sorte de petit carnet de bal où, avant de quitter la maison, son père a glissé un billet de cent francs pour qu'elle le remette, à la fin de la cérémonie, au vicaire qui doit prononcer l'allocution d'usage.

Au moment que Rose fait son entrée sous le porche, l'un de ces routiers, qui ont l'air de grands dignitaires, s'incline devant elle et lui offre un bouquet un peu fripé qu'elle accepte avec bonne grâce, mais un peu distraitement.

La noce, brillante comme la rosée, se range dans la nef et, maintenant, écoute avec assez d'attention le discours lu par le vicaire.)

LE VICAIRE

MADEMOISELLE,
MON CHER JEAN,

Si vous aviez vécu du temps que Notre-Seigneur était sur la terre, je crois qu'il se

serait assis au foyer que vous allez fonder, parce qu'il y aurait trouvé deux cœurs unis par la bonté la plus simple.

Il m'est bien difficile de vous dire tout le bien que je pense de vous, que j'ai connus tous deux enfants, dans ce village où je suis né aussi, la même année que toi, Jean.

Vos âmes toutes claires s'épousent aujourd'hui comme les deux branches de notre rivière qui reflètent le ciel, et se joignent devant la Vierge de notre vallée.

Mêlées l'une à l'autre, vos vies continueront de paisiblement couler, et vous prendrez bien garde à n'en point troubler l'eau, afin de pouvoir y contempler chaque jour un peu du reflet de la Sainte-Famille.

Vous n'aurez, pour ménager cette clarté nécessaire au bonheur, qu'à pratiquer avec amour ces banales et saintes vertus qu'un grand nombre raille et rejette. Elles font partie des vertus de Marie et de Joseph, quoique les mondains les trouvent fades, gênantes et ridicules. Mais celui qui a goûté dans son cœur les parfums et l'amour qu'elles dégagent ne saurait plus vivre sans éprouver, en y renonçant, un vide et un abandon mortels.

Je sais, mademoiselle, mon cher ami, que ce que je vous dis là n'éveille, dans la plupart des âmes modernes, qu'un profond ennui. Il est si cruel, pour un jeune prêtre qui se donne tout entier à la foi catholique, de ressentir qu'aussitôt qu'il prononce les noms si purs de Marie et de Joseph, il n'inspire guère à ceux qui l'écoutent que cette lassitude ou cette indifférence, trop heureux quand le mépris n'y a point de part !

Mais il n'en est pas ainsi de vous, qui avez compris que rien n'est plus raisonnable que de continuer, sans aller chercher midi à quatorze heures, de marcher sur la route où vos parents ont rencontré la joie, la force et l'honnêteté. Quand Notre-Seigneur nous dit qu'il est la *voie* qu'il faut suivre, il nous parle bien de cette route unie, rafraîchie tout au long par des arbres nombreux, çà et là par des sources, et sanctifiée par des croix.

Je doute, mademoiselle, qu'un seul jour se soit passé sans que M. votre père, qui, tout jeune, perdit une femme qui vous ressemblait, n'ait prodigué ses bienfaits à cette personne morale, mais qui a parfois besoin qu'on la redresse, et qu'on appelle une *Commune.*

Et je ne crois pas, mon cher Jean, que tes parents se couchent jamais, excepté les dimanches et fêtes, sans que leurs bras soient rompus d'une sainte fatigue.

Toi-même, que n'as-tu fait?

Est-il utile de chanter, encore une fois, la louange que tous ont sur les lèvres ; de rappeler que tu t'es battu comme pas un ; que tu es revenu couvert de gloire ; que les vieux, du milieu de la récolte, ont salué ton retour ; et qu'une vierge chrétienne n'est point restée insensible à une aussi belle réputation?

Les jeunes patriarches surent comme toi moissonner et faire la guerre. Et qui, mieux que saint Joseph, leur *Lumière*, sut, rapporte la tradition, se servir d'un joug, et quel capitaine livrer un plus dur combat aux soldats infernaux, qui ne peuvent encore entendre son nom sans grimacer?

Il était humble comme toi. Il s'est mis à ta portée. Et c'est pourquoi tu lui ressembles, Jean, comme lui ressemblait l'artisan qui fait monter les larmes aux yeux et que le moyen âge prit pour modèle afin de le sculpter au chœur de la Mère-Cathédrale.

Mes amis, vivez longtemps l'un et l'autre pour arriver à vivre à jamais.

Mon Jean, que tu t'en reviennes tard des champs avec tes chars lourds de gerbes !

Et vous, qui serez la femme forte, attendez votre époux, prévoyante sous la lampe bien garnie, et cousant les vêtements de vos petits, tandis qu'une à une se lèvent les timides étoiles qui vont remplir le ciel. Amen.

SCÈNE II

(*A la sacristie où chacun serre les mains des époux dont la joie déborde.*)

LE MAIRE

Rose, as-tu pensé à remettre à M. le vicaire le billet de cent francs dont je t'ai chargée pour lui tout à l'heure?

ROSE

Mais non! Je l'ai donné par distraction, avec le carnet, au vieux mendiant qui m'a remis ce bouquet.

LE MAIRE

Cela ne fait rien, fillette. J'ai mon portefeuille sur moi.

Tiens, voilà un autre billet de cent francs. Passe-le à M. l'abbé. Nous aurons fait deux heureux au lieu d'un.

SCÈNE III

(A la fin du repas dressé dans la grange. La mariée est belle comme la couleur du soleil. Jean, plein d'entrain, pérore. Le maire, large et rubicond, fait sauter, avant les toasts, le premier bouchon de tisane. Les joyeuses conversations se fondent en une croissante rumeur. Un télégramme circule de mains en mains qui provoque des acclamations.)

ROSE

Papa ! Papa !

LE MAIRE

Ma chérie?

ROSE

Encore une dépêche de félicitations.

LE MAIRE

De qui?

ROSE

De M. Francis Jammes.

LE MAIRE

Donne cent sous de plus au porteur.

ÉPILOGUE

LE POÈTE

Le sergent qui s'en revient de la guerre au pays, le long des blés, avec une chanson à la moustache et la médaille militaire sur le cœur;

Le colporteur qui offre du feston à la fille du maire qui est fiancée;

Le rémouleur qui, au crépuscule, tire des étoiles de sa pierre à aiguiser les couteaux, ciseaux;

Le commis voyageur qui avait le cœur gros, et à qui l'on fait une belle commande;

Le charpentier qui s'aventure dans le chemin des hirondelles;

Le petit ramoneur qui a gravi les monts étincelants pour apprendre à grimper comme un rat dans les cheminées;

Le cordonnier qui met gravement ses lunettes pour mesurer le pied des gens;

Le raccommodeur de faïence et de porcelaine qui rajuste les ailes du coq brisé sur l'assiette à fleurs;

Le rétameur en plein vent qui redonne aux

cuilllers la couleur du ciel brûlant et bleu;

Le ménétrier qui imite la cigale au temps chaud, mais qui préfère le vin à la roséè;

Le vieux pauvre qui offre un bouquet à la mariée sous le porche de l'église;

Le vicaire de la petite paroisse, dont la soutane fanée est plus belle que la robe de Salomon et que les lys!

Le facteur qui tire de son sac un télégramme d'azur,

Vous louent, ô leur patron, saint Joseph,

Qui avez connu, dans un dur combat, l'ombre de la mort sur votre Dieu,

Et la sécheresse de la bouche sous le soleil du désert,

Et l'averse reçue à plein dos,

Et le soulier qui rechigne et qui bâille,

Et l'enfant dont la culotte est devenue trop étroite,

Et l'inquiétude pour le pain quotidien,

Et la femme qui n'en peut plus,

Et toute la misère et toute la mort et tout l'amour des petites gens qui vous ressemblent.

Amen.

XI

LE PASSEPORT

XI

LE PASSEPORT

Je m'éveillai à quatre heures, et, déjà, par la fenêtre ouverte, passait un rayon qui écrasait des fruits d'or sur ma tapisserie campagnarde. J'entendais cailles et hiboux chanter avec frénésie, puis l'angélus grelotta.

C'était le père Théodore, voûté par quatre-vingts ans d'oraison, et dont la barbe hérissée fuse du défaut de l'épaule comme une gerbe de lumière, qui secouait les gouttes de l'harmonieuse rosée sur la prairie.

Au soleil levant la cloche qu'il brandissait, rivée à un tronçon de manche à balai, m'apparaissait comme le lys même de saint Joseph, doré par le soleil et tout bruissant d'abeilles. Et le vieillard, pareil à un arbre caverneux, semblait émettre de son tronc ce calice unique pour en orner son cœur.

Je savais quelle place occupait dans l'es-

prit de l'Époux de la Mère de Dieu ce solitaire qui se guide sûrement dans les ténèbres, mais dont les yeux, d'un azur enfantin, ne peuvent plus distinguer ici-bas que l'Hostie et ses moindres parcelles.

Je me plongeai dans la délicieuse eau fraîche, puis, m'étant vêtu à la hâte, je descendis pour assister à la messe de ce vénérable moine qui, par un acte conclu avec la Vierge, s'est constitué, en ce monde et dans l'autre, mon ange gardien et celui de ma famille.

Ce matin-là, tandis que nous déjeunions tous deux seuls, j'osai, homme peu intérieur à qui la réalité ne suffit point toujours, mais qui emprunte aux apparences, demander au père Théodore s'il ne possédait pas une photographie de lui qu'il pût m'offrir.

Je crois qu'une telle demande, si elle avait été formulée par un autre que moi, n'eût obtenu que ce silence où plane la réprobation, et qu'il observe à chaque fois qu'il dépiste l'intervention du Malin.

Il commença de hocher la tête : « Comment, mon pauvre ami, semblait-il dire, avez-vous pu supposer un instant que ma vanité

soit telle que j'aie jamais livré ma face à un opérateur de ténèbres pour l'exposer aux yeux du monde? »

Je comprenais que, néanmoins, il eût voulu me satisfaire. Il fronçait les sourcils, et paraissait maintenant interroger sa mémoire. Bientôt il monta dans sa cellule, et, une demi-heure après, frappant à la mienne :

— Je suis heureux, me dit-il, de vous faire plaisir. J'avais oublié que je retenais, dans le passeport qui me fut délivré il y a cinq ans, ma photographie. Ce passeport, le voici, je vous le donne. C'est le dernier dont j'aurai eu besoin sur la terre. Il ne me faut plus que l'autre.

Et il se retira.

J'avais sous les yeux un pauvre petit livret à couverture grise, que je feuilletai page par page :

1

CONSULAT DE FRANCE
A ALEXANDRIE

N° du Registre 384

Le présent PASSEPORT valable pour UN AN.

A partir du 2 janvier 1915,

A été délivré

à M. Joseph SERVAN,
citoyen français.

2

Profession : Moine bénédictin.

Né à : Cadalen (Tarn).

Domicilié à : Jérusalem.

Immatriculé ou inscrit sous le n°

De passage à Alexandrie,

le 191 .

Qui, en compagnie de
se rend en France.

3

CONSULAT DE FRANCE
A ALEXANDRIE

Fait à Alexandrie
le deux janvier
mil neuf cent quinze.

Pour le Consul de France,
le Vice-Consul,
C. Dreuilhe.

Signature du porteur,
Joseph Servan. O. S. B.

4

SIGNALEMENT

Age	: 81 ans.
Taille	: 1 m. 56.
Cheveux	: gris.
Front	: haut.
Sourcils	: gris.
Yeux	: bleus.
Nez	: fort.
Bouche	: moyenne.
Barbe	: grise.
Menton	: rond.
Visage	: ovale.
Teint	: mat.
Signes particuliers	: voûté.

5

CONSULAT DE FRANCE
A ALEXANDRIE

Feuille réservée pour l'apposition de la photographie du porteur.

6

VISAS

.....

.....

Alexandria.....

2 janvier 1915

.....security.....

Bureau des Passeports
Alexandrie.

PERMISSION TO SAIL FROM
M. A. M. EGYPTYS GRANTED
G. O. G. *Egypt.*

7

VISAS

PASSPORT OFFICE

A. C. P.

VISÉ 4 *JAN.* 1915

DEPARTURE

S. S. Armand Béhic.

DATE 4 JAN. 1915.

Inspector (Illisible).

8

PRÉFECTURE
DES
BOUCHES-DU-RHÔNE
Division

VISAS

Vu bon pour se rendre à Revel (Haute-Garonne), le 9 janvier 1915.
Marseille, le 9 janvier 1915.

Pour le Préfet
et par délégation,

Le conseiller de Préfecture,
ROYEZ.

9

VILLE D'ALBI
(Tarn)

VISAS

Vu à Albi pour se rendre à Lourdes, le 2 octobre 1915.

Albi, le 2 octobre 1915.

L'agent,
CHAMAYON.

LOURDES
(Hautes-Pyrénées)

Vu pour le retour.

Lourdes, le 12 octobre 1915.

P. le Com. de police, PIGUÉ.

10

VISAS

JÉSUS DU SOIR

O Jésus, mon amour, amour du soir de ma vie, réjouissez-moi de votre vue à l'heure de mon départ.

O mon Jésus du soir, faites-moi m'endormir en vous d'un sommeil tranquille et goûter l'heureux repos que vous avez préparé à ceux que vous aimez. Par votre seul regard si pur, si plein de charmes, montrez-moi le chemin

11

VISAS

pour le voyage éternel. O mon amour, soyez pour moi un soir si beau que mon âme ne trouve qu'allégresse à dire un doux adieu à son corps et que mon esprit, enfin de retour vers vous, aille reposer sous votre ombre bénie. Dites-lui alors, de votre voix limpide et mélodieuse comme une douce musique : « Voici l'Epoux. Il arrive. C'est moi qui viens à toi pour les noces éternelles. »

Amen. SAINTE GERTRUDE.

On devine quelle joie dilata mon cœur lorsque je refermai ce carnet aussi précieux pour moi qu'un écrit du temps d'Hérode.

Je compris toute la valeur de ce texte un jour que Joseph Servan (en religion père Théodore) essayait, malgré sa cécité, de rapetasser lui-même, sous un ormeau énorme où crissait une cigale, une paire d'espadrilles dont n'aurait pas voulu le dernier des miséreux.

— Père Théodore, demandai-je, vous préparez vos chaussures pour aller au Ciel?

Il me répondit :

— Leurs semelles ont baisé la terre d'Égypte.

Lorsque le père Théodore se présentera au seuil du paradis, sa bonne face imprégnée comme la vôtre, ô saint Joseph! de mansuétude et d'innocence, lui servira de passeport. Mieux que les signatures des consuls anglais et égyptiens, ses rides vénérables lui ouvriront les portes de l'Océan infini.

Mais, de moi, vieux routier, qui n'ai de vous et de lui que cette barbe crispée par le vent et ces souliers poussiéreux, et nullement l'expression des justes, les gendarmes du ciel se méfieront à bon droit, et ils réclameront mon douteux livret.

Que leur produirai-je? Des pages disloquées, revêtues d'un grimoire bien plus confus que celui qui recouvre le carnet du père Théodore : quelques poèmes, quelques contes. Et, non sans trembler, j'attendrai le verdict en vous invoquant, ô saint Joseph!

Puissent alors les feuilles du passeport que

le solitaire m'a donné avoir embaumé les feuilles du mien! Que tant de vertus me viennent en aide, et que la Cour céleste accueille du moins dans mes œuvres le parfum que l'âme du père Théodore y a laissé, comme d'une rosée à l'aube.

XII

L'AUTEL

XII

L'AUTEL

Saint Joseph ne se montrait point, et j'endurais ce supplice de le chercher sans l'atteindre, en désirant sa présence avec ardeur. C'est là une torture, une sorte de sécheresse spirituelle, un découragement pareil à celui qui s'empare de nous quand l'oraison n'arrive pas à rafraîchir notre âme calcinée.

Il n'a jamais habité la brise, le poète qui n'a jamais souffert de ce calme effrayant qui se fait parfois autour de lui, quand l'inspiration se retire comme de la plage une vague qui semble ne jamais devoir revenir, et vide un instant toute la mer.

O génie qui ne connais point d'être stérile, comment goûterais-tu la fécondité?

Mais voici que, soudain, l'âme s'épanouit à nouveau, recouvre au contact de l'air vivifiant son assurance. Un saint aperçoit alors

des choses d'en-haut, un pauvre artiste les choses d'en-bas seulement, mais frappées d'un tel rayon qu'il le plonge lui-même, avec elles, dans le silence de l'amour.

C'est ainsi que bientôt le vent qui relève la voile pendante, la gonflant comme une joue, prit mon cœur dans l'affaissement, et le poussa en avant, et le fit palpiter, et je compris, sinon que j'allais voir bientôt saint Joseph, du moins qu'il était auprès de moi.

Pour quelle raison me trouvé-je, en un coin de village, à cinq heures de l'après-midi, auprès d'une digue, sur la muraille d'un moulin d'où s'exhalait l'odeur de la rivière battue et du blé moulu, en face d'un gouffre dont j'estropie le nom peut-être : *Romareno* ou *romoreno?*

Non loin de moi, en amont de la digue, un vieil homme tenait une ligne. Combien me touchent le pêcheur pauvre et âgé, sa patience, la simplicité de son attirail, l'innocence de son passe-temps !

Je m'approchai de celui-ci, l'interrogeai sur la prise qu'il avait pu faire. Il souleva le couvercle de son panier, et me montra au fond quelques anguilles qui se tortillaient

parmi des feuilles d'aulne. Puis il me demanda :

— Vous êtes du pays?

— Je l'ai habité dans le temps, répondis-je.

— Dans quel temps?

Je fus bien embarrassé pour lui répondre, car mon inspiration me rendait tout à fait présentes les années où je venais me baigner là, en compagnie d'enfants de l'école communale, il y avait près d'un demi-siècle. Et ce qui me rendait ce passé plus actuel encore, c'était de voir, comme jadis, de petits garçons s'élancer tour à tour du rocher qui dominait le gouffre, plonger, et ressortir luisants et vifs comme des ablettes.

Je ne répondis pas directement.

— Est-ce que, lui demandai-je, vous avez connu Mme de Brancion?

— Si je la connais ! Jamais elle ne décide la moindre réparation à son immeuble, qu'elle ne m'ait auparavant consulté ! Je suis son charpentier, et même j'ai fait pour elle de la menuiserie.

Il n'y avait pas à hésiter. Il fallait que je consentisse à me reporter en arrière : ce brave homme me parlait, comme d'une personne

vivant encore, de Mme de Brancion que je savais morte et que j'avais connue dans ce village, en 1879, l'année même que fut tué, dans le Zoulouland, son impérial élève.

Or, j'étais un enfant à cette époque où l'esprit de saint Joseph me ramenait aujourd'hui. Et mon âme était toute baignée de cette impression de vrai village, de village du jeu de l'oie, heureuse et naïve, qu'a dissipée, hélas ! le progrès industriel.

Je compris vite que j'avais affaire à un artisan comme il n'y en a plus, à l'un de ces disciples du Charpentier qui avaient encore l'honneur, la fierté de leur art. En effet, il me parla avec cœur de tout ce qui a trait à sa profession. Il insista sur ce que, en dehors de gros travaux de construction, les familles prépondérantes des environs lui avaient souvent commandé ou confié leurs mobiliers, à cause de la conscience et de l'intérêt qu'il apportait à la moindre tâche.

— Je suis né pour mon travail. Le péché du charpentier et du menuisier, me dit-il, c'est de ne pas aimer le bois. Avez-vous un instant, monsieur? Si vous l'avez, je plie ma ligne tout de suite, et je vous emmène à mon

atelier pour vous montrer l'ouvrage que je viens de finir.

— Allons, dis-je.

Nous descendîmes, le long de la rivière la Bidouze, jusqu'à une ruelle où nous entrâmes dans un corridor pavé de galets, qui aboutissait à une cour dont la flore consistait en un figuier étiolé.

Au fond de cette cour, où il déposa son panier et ses lignes, mon compagnon me fit pénétrer dons son modeste atelier.

Nous atteignîmes l'heure où la lumière cesse de briller et révèle chaque ligne avec une divine simplicité.

Nos pas étaient amortis par les odorants copeaux qu'ils froissaient et, contre le mur et sur les établis, je distinguai les outils bien rangés.

L'ouvrier se dirigea vers l'extrémité de la pièce qui était l'endroit le plus clair. Et, d'un geste, il fit tomber une toile grossière qui protégeait et qui découvrit un autel.

— L'autel de saint Joseph, dit-il.

Et je vis un meuble de chêne, sans aucune recherche, sans la moindre sculpture. Quelques

lignes droites, bien équilibrées, c'était tout. Je me fusse attendu à quelques naïves figures d'anges, comme en savaient faire les maîtres du ciseau villageois, à quelque épisode : *la Fuite en Egypte* ou *le Recouvrement de Jésus*. Mais non : le bois seul, nu.

J'avoue que j'étais quelque peu déconcerté.

Qu'est-ce qui avait poussé un pauvre artisan, qui venait de glorifier son métier en prônant le savoir-faire, à m'exposer son œuvre, sans doute aux proportions exactes, mais qu'eussent tout aussi bien établie les plus banaux des professionnels?

Je me taisais et il se taisait, et le tic tac d'une haute et fruste horloge semblait accroître la gêne que me causait mon propre silence, dont le brave homme ne semblait nullement humilié. Sa face exprimait une béatitude infinie, cependant qu'il fixait des yeux, au-dessus du tabernacle, le socle destiné à supporter la statue du saint à qui l'autel était réservé.

Soudain cessèrent mon étonnement et ma curiosité, car je voyais devant nous celui qui avait tant tardé à se dévoiler à moi en ce jour.

Et je comprenais qu'il se révélait en même temps au vieil artisan qui avait fait passer toute la piété de son cœur dans ces planches, qu'il avait rabotées et ajustées, après les avoir équarries, du tronc le plus net et le plus beau qu'il eût pu acheter pour l'abattre et le consacrer à cette fin.

Et, sous les pieds de saint Joseph, l'autel vivait de l'existence même de l'arbre dont il était issu. Et il n'y avait place, à cet autel, que pour la vérité. L'art, même le plus touchant, en était exclu, et en cela consistait le génie de cet homme qui avait compris que le bois nu doit suffire à Celui dont le Fils adoptif enfanta le monde sur la croix.

Donc, par ce bois nu qui, dans cet atelier, formait le seul monument qui convînt à la simplicité du Maître des charpentiers, un miracle s'opérait.

Ah ! Point de bas-reliefs, de motifs inventés !

Mais la vie telle qu'elle est, la vie qui s'était passée dans ce chêne, autour de lui, à ses pieds, se dévoilait à nos yeux et à nos oreilles.

Et il m'eût fallu en appeler aux prophètes qui ont décrit l'arche de Noé ou l'arche

d'Alliance, pour noter le détail des jours et des nuits qui drapaient ce modeste autel, des mousses qui le tapissaient, des nids qui y pépiaient, des corbeaux, des piverts et des palombes dont les vols l'éventaient en sifflant, des abeilles qui grondaient au-dessus, des pâtres qui venaient manger à son ombre, des pauvres qui ramassaient en automne ses rameaux d'or, en hiver ses rameaux d'argent.

Ayant ramené avec respect la toile sur cette création magnifique, ce digne maître de la Corporation de saint Joseph me dit :

— Il n'y a qu'à laisser travailler l'Apprenti.

Dépouillez de plus en plus, saint Joseph, cette œuvre dont je veux faire votre autel. Trop de feuillages empêchent le fruit de mûrir et l'oiseau de chanter; trop d'ornements nuisent à la belle ligne.

Mais vous, travaillez à ma place avec votre divin Fils, tandis que la Vierge coud.

Mon esprit s'abandonne au vôtre. Ces

phrases que je trace, mesurez-les, ordonnez-les en me tenant la main comme faisait, quand j'étais tout petit, l'instituteur du village.

Et d'abord, il m'est impossible de distinguer ce que je fais. Et ce n'est que lorsque je suis au bout du sillon que j'entends chanter le cri-cri, la caille et l'alouette.

Il n'est que de vous prier, et l'œuvre s'établit selon un plan divin, et tout à coup elle apparaît quand se déchire la toile grossière qui obscurcissait notre œil.

Ce que je vous demande, Patron, c'est votre vertu où je n'atteins pas assez, dépouillée de vaine gloire, ne tendant qu'à louer Dieu, dût-on déplaire à beaucoup; et, encore, la qualité de votre matière, et le temps que vous ne marchandez pas; en un mot : le fini de l'œuvre.

Je veux vivre en votre présence, admirant non moi-même mais vous, dans l'équilibre et la nudité claire du meuble, et rapportant l'inclinaison de ma plume à l'ouverture de votre sage compas.

XIII

LE DERNIER SOMMEIL

XIII

LE DERNIER SOMMEIL

Ce fut en un jour d'injustice. Saint Joseph vint dans le sous-bois, vers midi, alors que je me laissais aller à l'accablement de l'été, pensant recouvrer un peu de calme dans la sieste. Mais le sommeil me fuyait. Le long bourdonnement que l'Écosse appelle *le langage de la fée* se propageait de la cime luisante des chênes assoupis jusqu'à la mousse où j'étais étendu.

Je me relevai. Je fus conduit par le saint au bord de la rivière ombragée, dont nous remontâmes la berge, et nous atteignîmes une maison assez vaste, mais d'humble apparence. Au premier étage, nous pénétrâmes dans une chambre fraîche, meublée seulement d'un lit, d'une armoire, d'une toilette et de quelques sièges, le tout simple et vétuste, et vu dans

une lumière tamisée par les volets et les rideaux de cretonne.

Un homme était couché dans le lit sans que personne l'entourât. Nous seuls, saint Joseph et moi, venions l'assister, en ses instants derniers, dans cette pièce où régnait une bonne odeur de lavande séchée.

Le vieillard, c'en était un, paraissait calme, tellement que toute sa famille l'avait à cette heure quitté pour aller déjeuner, et l'on entendait dans le brillant silence tinter en bas l'argenterie.

Saint Joseph me dit :

— C'est Léonard Hameau.

Je fus ému en entendant prononcer ce nom, qui était celui du plus pur génie poétique, tenu à l'écart par les hommes qui dispensent la gloire.

Avec respect je considérai cette noble physionomie qui n'exprimait que la paix, sœur du renoncement.

De longs cheveux blancs, peignés avec soin, rejetés en arrière, ajoutaient à la douceur du visage bien rasé, aux traits accentués, et dont le profil était un peu de l'oiseau royal et grave. Les yeux, d'un marron somptueux,

ne présentaient aucun des symptômes du coma, n'étaient ni voilés ni révulsés. Je comprenais qu'il allait mourir sans les spasmes et affres ordinaires de l'agonie. J'ignorais d'ailleurs la nature de son mal : l'usure physique peut-être, bien qu'il n'y parût pas?

Son génie s'était déployé de bonne heure dans cette maison qui l'avait vu naître, et d'où il allait gagner le Ciel. Les œuvres de Dieu lui étaient apparues si pleines d'amour, si imprégnées encore de la lumière de l'Éden, qu'il les avait chantées dans une langue et dans un esprit inimitables.

De vingt à trente ans, il publia quelques poèmes qu'il eut la candeur d'offrir aux habitants de la petite ville voisine, ce qui lui valut les risées, les compliments hypocrites, les critiques malveillantes de ceux-ci.

De trente à quarante ans, son génie brilla comme une étoile, c'est-à-dire dans l'ombre, mais dans l'ombre de quelques cœurs lointains et dispersés.

La rosée, l'angélus, les colombes, et jusqu'aux insectes, lui furent autant de sujets qu'il traitait avec autant de grandeur qu'un astronome ses planètes et ses soleils.

Sur l'avis de quelques adeptes, il voulut élargir le cercle de ses tirages, afin d'augmenter le nombre de ses lecteurs, et, si possible, remédier à la gêne, multiplier le pain de ses enfants. A quoi il parvint dans quelque mesure : mais sa poésie, qui jaillissait comme une eau vierge, passa inaperçue d'un grand nombre, à cause de sa transparence même, ou bien indisposa certains autres qui n'avaient pas de cœur.

Quand il eut cinquante ans, la plupart de ceux que l'on honore comme des maîtres officiels, s'apercevant de ce que l'on ne parvenait pas à faire peser un assez mortel silence sur ces œuvres, dont une élite parlait malgré tout, alors que l'intrigue et la vulgarité seules menaient du bruit autour des leurs, se décidèrent à user de leur puissance pour piétiner les quelques pauvres lauriers sauvages qu'avait recueillis Léonard Hameau.

Le poète s'habitua peu à peu à l'humiliation, aux sourires d'abonnés aux revues importantes, au mépris que ses enfants lui rapportaient de camarades, dont les parents le tenaient pour un raté, un fou amusant et inoffensif.

A soixante ans, il se fût vu couvert de ridicule si sa vieille maison paysanne ne l'avait défendu des atteintes du monde, grâce à ses murs épais comme du pain.

A mesure que Léonard Hameau se rapprochait de la mort, la méchanceté intéressée des jeunes qui le copiaient faisait chorus avec la cruauté gratuite des vieux pharisiens, le venait relancer jusque dans sa retraite où il passait, au milieu des siens, une vie médiocre qui n'avait matériellement rien d'enviable.

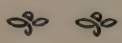
Mais il leur pardonnait de tout son cœur, parce qu'il était soutenu par l'exemple de celui qui, entre tous, fut méconnu, bafoué, persécuté, dont le nom est encore comme une dérision sur les lèvres des prostituées : *le Père nourricier du Fils de Dieu.*

Et c'est pourquoi, ce père nourricier, saint Joseph, en cette ardente et superbe journée, m'amenait voir mourir l'un de ses meilleurs amis.

La fin de Léonard Hameau fut tout ce qu'il y a de plus simple. J'entendis un pas léger dans l'escalier, celui de la plus petite enfant du poète (il était chargé de famille), elle avait quatre ans.

Elle s'approcha de son père, tenant un brin de laurier de cuisine dont elle effleura la main pendante hors du lit.

Elle ne savait pas, elle, qu'un génie allait quitter la terre. Léonard Hameau aperçut la légère chevelure blonde. Et il sourit. Et, comme si je sortais d'un songe, je me retrouvai avec saint Joseph dans la forêt et dans la joie.



Si la poésie est la recherche du Ciel, et si la mort le découvre, que l'arrivée *doit être bonne au poète!*

Dès que l'un de ses fils lui a fermé les yeux, il voit tout ce qu'il ne voyait pas de cette splendeur dont il ne connaissait que des éclats et de pauvres rythmes.

O Joseph! souvenez-vous de votre sortie d'Egypte, quand la persécution eut pris fin. Quel arc-en-ciel se leva sur les vergers sonores!

Mais ces merveilles ne furent rien, en comparaison de celles que vous avez contemplées

au moment où, comme un lys, la main de votre divin Fils s'est posée sur votre paupière pour la clore.

L'ombre peut régner dans ma chambre.

Il y a de la lumière au dehors.

XIV

AMOURS DANS L'OMBRE

XIV

AMOURS DANS L'OMBRE

A cette heure où les liserons que le savetier arrose penchent leurs cloches bleues pleines d'eau qui, bientôt, se cloront en forme d'urne ; quand crie l'hirondelle qui rase le trottoir clair encore ; quand l'enfant de l'ouvrier rapporte sous son bras le pain de la prière ; quand l'horizon de myosotis et de cerise plonge nos cœurs dans l'extase, je me tenais à ma fenêtre, debout et lisant.

De ma bibliothèque où les envois d'auteurs s'entassent pêle-mêle j'avais, sans les choisir et presque machinalement, tiré deux manuscrits dont j'avais négligé de prendre connaissance. Sans doute, puisqu'ils avaient été classés sur le même rayon, m'étaient-ils parvenus à peu d'intervalle l'un de l'autre. Les deux couvertures portaient une date identique : 1890.

Le premier que je feuilletai était un recueil de poésies, signé d'un nom d'homme aussi inconnu que le nom de femme apposé sur le deuxième.

Dès que j'en eus pris connaissance, je fus ivre de cette joie que verse à l'esprit et au cœur une œuvre toute pure, plus belle de ce qu'un art savant ne la déflore pas. Comment, depuis trente ans, ces feuilles s'étaient-elles conservées dans ma cellule poudreuse, sans qu'aucune des gouttes de rosée qu'elles contenaient se fût évaporée ; sans que le soleil et la neige de leur lys se fussent ternis ; sans que l'amour qui les faisait palpiter tout odorantes, entre mes doigts, eût passé l'âge du printemps?

Le jeune homme qui avait ainsi exhalé son âme en l'honneur de sa bien-aimée, avec un génie si vierge, si transparent, que seule une eau de montagne jaillit ainsi, était-il donc possible qu'il fût mort ignoré, que jamais plus il n'eût fait part à d'autres de son merveilleux instrument?

J'examinai son cahier sous toutes ses faces, je recherchai dans le texte poétique, mais en vain, quelque topographie qui en pût situer

la province, quelque allusion qui pût déterminer l'état de l'auteur. Nul indice ne me mit sur la voie d'une recherche quelconque. Et, je le répète, le nom du signataire ne me disait rien, mais rien.

Mon cœur se serra comme à la pensée d'un trésor méconnu, et, jetant un regard autour de moi, je demandai pardon à toutes les âmes que j'avais négligées, et qui me firent l'offrande de ce qu'il y eut de plus divin en elles.

Mais ce qui me parut le plus inexplicable fut que le deuxième manuscrit, que je pris ensuite, celui de la jeune fille, révélât des qualités au moins aussi rares que le premier, du même ordre, et qu'il témoignât d'une pareille ferveur envers un être élu.

Je constatai qu'ici comme là faisaient défaut tous renseignements qui eussent pu me mettre sur la piste. Pas plus que l'autre, ce nom ne me parlait, n'éveillait en moi le moindre écho. Et, quant aux papiers, munis sans doute du timbre d'origine postale qui avaient dû envelopper ces chefs-d'œuvre, je ne mis pas en doute qu'ils n'eussent été jetés au panier, incinérés.

J'éprouvai le même regret, la même mélancolie que tout à l'heure, de n'avoir point, trente ans plus tôt, recherché dans la forêt touffue du monde littéraire ces âmes toutes frémissantes de Ciel et qui s'ignoraient sûrement l'une l'autre.

Comme j'allais refermer le deuxième recueil, je vis que, par-dessus mon épaule, saint Joseph paraissait lire avec moi. La dernière lueur du jour baisait sa face tranquille et sa barbe que les vents ont crispée. Et, comme répondant à ma muette interrogation :

— Ni l'un ni l'autre n'est mort, me dit-il. Allons les voir.

Et je sortis avec lui dans la nuit tiède, par la porte basse qui s'ouvre sur le sentier constellé de fleurs de jasmin. J'étais fort intrigué, ne sachant comment il se pourrait faire que je fusse mis en présence, dans ce pays qui n'était certainement pas le leur, de ces deux chantres d'un amour angélique.

— Hélas ! reprit saint Joseph, qui suivait ma pensée, presque toute votre existence se passe à ne rien voir de ce qui s'offre à vos yeux, si tenace est votre égoïsme, et tant vous

regardez en vous-mêmes, et vous y complaisez ! Et qui donc a jamais avancé, oserais-tu prétendre toi-même sans rougir, que, toi seul, dans cette petite ville, aies reçu des dons harmonieux?

Je me tus, car, dans les sages paroles de saint Joseph, mon orgueil se dissipait comme le brouillard qui suffit à obscurcir notre vue sur les âmes.

— Il t'est donné, continua saint Joseph, de correspondre avec de nombreux poètes ; mais Dieu seul les connaît tous, et les plus grands sont ignorés parce qu'ils ne sortent jamais de l'ombre nécessaire à leur génie.

Avec le saint nous gagnâmes le quartier que l'on nomme de la *Vieille-Horloge*, étroit et populeux, aux logements tels que le Midi s'en contente : insalubres, croulants, mais égayés durant les beaux jours de l'été par le feu des géraniums et par l'azur qui bouche les trous et les crevasses.

Nous montâmes jusqu'à une chambre mansardée où, assis à une table, éclairé par une méchante lampe à pétrole, un vieux clerc de notaire, que je connaissais de vue, usait ses yeux à revoir sa comptabilité. Il se leva

péniblement quand nous entrâmes. Une tuberculose osseuse le tenait roide. Honteux et surpris, il s'excusait du désordre de la pièce.

— Monsieur Jammes, vous ne pouvez savoir dans quel désarroi se trouve un homme qui vit seul, infirme depuis l'âge de dix ans, obligé de faire son lit et sa cuisine lui-même ! Je suis confus.

Monsieur Jammes, je n'ai jamais eu le grand honneur de vous être présenté. Vraiment je ne m'attendais pas... Asseyez-vous... Qu'est-ce qui me vaut l'avantage de votre visite?

Saint Joseph, qui était, cela se voyait, un familier de cet humble scribe, comme il semblait qu'il le fût de tous les pauvres bougres chez qui il m'emmenait, lui répondit :

— Le motif de la visite de Francis Jammes est tout simple, mon cher monsieur Duval : il vient vous remercier d'un cahier de poésies que vous lui avez adressé il y a trente ans, et qu'il n'a lu que tout à l'heure.

Je faillis tomber de mon haut. Quoi? Duval? Duval, dont je connaissais le nom et la personne depuis toujours? Duval, le pauvre

clerc boiteux et voûté, était l'auteur de ce chef-d'œuvre?

Jamais une minute cette singulière idée ne me fût venue à l'esprit d'identifier le Duval qui, en effet, avait signé l'*Hommage à une jeune fille*, avec ce Duval qui était là disgracié, rougissant :

— Oh !... Il y a si longtemps, expliquait-il. C'est bien peu de chose, monsieur Jammes, j'avais lu des poésies de vous, imprimées, de quand vous étiez tout jeune, qui m'avaient bien ému. J'étais bien jeune aussi alors. Nous sommes du même âge, mais je n'avais jamais osé vous adresser la parole, et jusqu'à aujourd'hui nous ne nous sommes jamais parlé. Donc, à vingt-deux ans, ayant lu de vos vers, je m'étais dit que ce devait être bien bon d'écrire ainsi des joies et des peines que l'on a sur le cœur. Et j'ai essayé. Mais, après vous avoir adressé une copie, — la seule que je fis sur des brouillons que je brûlai — j'eus honte. Et je me dis : C'est bien fait ! Il ne te répond pas, tes poèmes ne méritent que du mépris.

Comme, en exaltant ses vers si beaux, je lui demandai pardon de mon trop long silence, il dit, s'essuyant les yeux :

— Vous me donnez, ce soir, la plus grande joie de ma vie. J'ai composé ce petit recueil, auquel vous attachez trop d'importance, dans cette mansarde, pour une jeune fille, infirme comme moi, et qui a toujours ignoré qu'elle en était l'inspiratrice.

Duval me prit les mains et les baisa, et je ressentis que c'était moi le pauvre homme.

Quand nous l'eûmes quitté :

— Il ne t'a pas nommé, me dit saint Joseph, la personne aujourd'hui assez âgée qui lui a fait écrire des choses si pures. Mais ce qu'il ignore est que, sans jamais s'en être ouverte à lui, sans jamais lui en avoir fait part, elle a composé en son honneur, parce qu'elle l'aimait comme il l'aimait, ces poésies aussi pures que les siennes, que tu as tant admirées, et qu'elle intitula : *Pour ailleurs.*

— Qui? demandai-je.

Puis, me rappelant que le deuxième manuscrit, dont j'avais pris connaissance, portait la signature de Horta, et me sentant éclairé soudain, mais sans y croire encore, je repris, me donnant à moi-même la réponse :

— Qui? Mlle Horta?

— Elle-même.

— L'employée de la poste?

— Oui.

Jamais non plus l'idée ne me fût venue à l'esprit d'attribuer à la pauvre personne qui, depuis trente ans, expédie mes lettres, recommande mes paquets, cet hymne si pur, pourtant signé d'elle. Mlle Horta ! Mlle Marie Horta ! Comment aurais-je pu supposer que cette humble, que je voyais presque chaque jour, quand des rhumatismes ne l'immobilisaient pas, était un grand poète?

— Mais à elle, me dit saint Joseph, nous n'irons point rappeler la chanson que son cœur, sous l'empire du printemps, avait écrite à la louange du seul être qu'elle ait aimé d'amour, infirme comme elle, et comme elle pauvre et sans charme et que, peut-être, elle avait élu à cause de la ressemblance de leurs croix, de même qu'il l'avait choisie. Et d'ailleurs cette modeste employée, dont le cœur est farouche comme une cime sous la brise, c'est non pas à celui qu'elle aimait de toute son âme, mais à toi qu'elle a confié son espérance céleste sur quelques feuilles de mauvais papier. Tu étais pour elle *le*

poète. Elle eût voulu savoir si son travail était bien fait.

Il ne faut pas, après un aussi long temps, remuer des cendres. Pour une nature chaste et haute comme la sienne, d'avoir éprouvé un sentiment de cette sorte, ici-bas, est toujours une humiliation, et, de n'avoir pas su qu'il était partagé, une blessure.

— Mais ce sentiment, Duval ne pouvait le connaître puisqu'elle ne le lui avoua jamais?

— Pas plus, répondit saint Joseph, qu'elle n'aurait pu se douter de l'amour qu'il lui portait, puisque jamais non plus il ne lui fit tenir ses écrits.

Et il ajouta :

— L'un comme l'autre se jugeait inférieur, et chacun se croyait incapable d'inspirer la moindre tendresse.

— Pourquoi donc chantèrent-ils?

— Pour le Ciel. Si leurs âmes avaient pu se voir sur la terre, ils se fussent reconnus éperdument, et les défauts mêmes de leur argile eussent été voilés par la beauté intérieure. Mais, trop modestes, ni l'un ni l'autre n'a cru en soi-même qu'en Dieu.

Nous tournions à l'angle de la rue. Là,

dans une chambre du rez-de-chaussée, demeurait seule Mlle Horta.

Je jetai en passant un coup d'œil sur cet appartement, ce que je n'avais jamais eu la curiosité de faire, et sur cette personne que je n'avais en aucun jour vraiment regardée.

Je vis une ombre.

Aveuglés par des réputations toutes faites, nous sommes sensibles surtout à ce faux luxe qui s'étale comme celui d'un salon de lecture.

Apprenez-moi, ô saint! à ne pas me détourner du livre que me tend l'inconnu, à l'ouvrir bien moins pour y rechercher des ornements artificiels et faciles et des décors stérilisés, que les rayons d'une âme!

Quels trésors cachiez-vous, ô Charpentier! dans ce meuble fruste qui, à Nazareth, était en usage chez les pauvres? Peut-être la boucle de cheveux d'un enfant. Et de quel enfant! Peut-être du lin filé par les mains d'une vierge. Et de quelle vierge!

Que je me penche vers mon frère et ma sœur que l'ombre enveloppe, mais dont une flamme intérieure a mûri les cœurs méconnus! Que le vin de leurs celliers secrets m'enivre!

C'est vous, Joseph, qui pénétrez chez ces humbles, qui savez ce qui se passe de grand dans l'âme de pauvres scribes astreints à la besogne la plus fade, cloîtrés comme dans un saint Ordre derrière cette grille où le public apporte ou retire la monnaie de César.

Amant de la pauvreté *qui vous avancez par la moisson pour recueillir les fruits que nous avons dédaignés, ou que nous avons laissé tomber, donnez-les aux anges qui les rendront à Dieu.*

XV

LA GRENADE

XV

LA GRENADE

Mes fenêtres s'ouvraient sur une nuit pareille à l'aile d'un sombre papillon bleu. Saint Joseph ne se montrait ni ne me parlait, mais sa présence m'était révélée par l'arome de son lys et par la flamme, comme d'un foyer pauvre, doux et familier, qui s'élevait dans mon cœur.

Mon regard plongeait dans l'ombre hésitante et diffuse où palpitaient quelques chauves-souris au-dessus des nacres du soir sur la rivière. Et je voyais une grande maison bourgeoise, dont le jardin en terrasse dominait l'eau dormante où les grenouilles poussaient ensemble un coassement, tandis que les flûtes des crapauds s'isolaient comme les larges gouttes distantes d'une averse.

Dans ce jardin crépusculaire, il y avait un perron au bas d'une salle à manger

ouverte, et, sur les marches, deux petits garçons étaient assis dont l'un offrait à l'autre la moitié de sa grenade. Celui qui donnait souriait à celui qui recevait, et celui qui recevait souriait à celui qui donnait.

Ce dernier, en portant l'un des grains de rubis à sa bouche, dit à son frère :

— C'est bon !

On les sentait amis comme s'ils n'eussent eu qu'un seul cœur.

L'un était brun et s'appelait Hugues.

L'autre était blond et se nommait Robert.

Ils avaient, l'un huit ans, l'autre sept.

Une atmosphère d'indicible innocence enveloppait ces petits que leur mère vint bientôt chercher pour les emmener se coucher.

— Il est temps, mes enfants, dit-elle. Allez embrasser votre papa.

Ma méditation que conduisait saint Joseph, dont le lys embaumait davantage encore, me fit les suivre à l'intérieur de la demeure.

L'un et l'autre trottèrent pour accomplir ce qu'on leur demandait, avec, à la main, chacun sa moitié de grenade à peine entamée. Puis ils montèrent dans leur chambre à cou-

cher, suivis de leur maman, et ils s'agenouillèrent sur des chaises, en face d'un portrait de Joseph, qui était là depuis leur naissance, un grand portrait qu'ils trouvaient bien beau parce que le saint y avait l'air bien bon. Quand ils éprouvaient quelque gros chagrin, comme en ont les tout petits, ils le regardaient en pleurant et ils étaient aussitôt adoucis et consolés.

Je les voyais prier. Ils avaient déposé, comme pour le lui offrir, ce qui leur restait du fruit magnifique au pied du saint. Ils étaient à peu près de même taille : Hugues plus fort, Robert plus gracieux, leurs jambes nues soigneusement alignées sur les prie-Dieu. Et la lampe faisait courir dans leurs cheveux coupés court des frissons : frissons d'ombre pour Hugues, frissons de soleil pour Robert.

Vêtus de leurs chemises de nuit, ils s'embrassèrent devant saint Joseph.

— Je n'oublierai jamais, dit Robert à Hugues, que tu as été bien bon en me donnant la moitié de ta grenade. Saint Joseph la gardera, cette nuit, près de ta moitié.

— Je te l'ai donnée parce que je t'aime, répondit Hugues.

Et ils s'endormaient quatre minutes après, d'un souffle égal. Et leur mère sortit après avoir effeuillé l'almanach où l'on lisait :

18 *août* 1876.

A ce moment Joseph, visible enfin, entra dans la pièce où je me trouvais en face de la nuit, toutes ces choses venant de m'y apparaître. Il me dit :

— Vois ce que sont devenus Hugues et Robert.

Et je vis deux officiers, à peine âgés de vingt-cinq ans, debout, face à face, dans la chambre d'un hôtel. Ils étaient en grand uniforme. On était au soir de quelque fête nationale : des pluies de feu multicolores et crépitantes sillonnaient le ciel limpide qu'encadraient les larges fenêtres.

Aussi distingués l'un que l'autre, coiffés des mêmes lauriers d'or qu'ils avaient recueillis ensemble par brassées durant leur studieuse enfance au collège, puis à l'École polytechnique, ils discutaient violemment, à coup de phrases brisantes, et il ne me fallut

pas longtemps, hélas ! pour comprendre que je me trouvais en face de frères ennemis.

Qu'était devenu le doux amour des innocents de jadis, assis sur le perron que baignait la nuit bleue, agenouillés dans la chambre, où ils s'embrassaient avant de s'endormir?

Maintenant, des rivalités engendrées par leurs succès mêmes, des jalousies entretenues et envenimées par leurs brillantes maîtresses, crispaient leurs lèvres arrogantes, faisaient sonner sur leurs bottes la cravache dont chacun se fouettait soi-même afin de n'en pas cingler l'autre.

— Sachez, monsieur, disait Hugues à Robert, que je n'ai aucune leçon à recevoir d'une femme que vous vous obstinez à considérer comme de votre monde, et qui n'est qu'une courtisane qui se donne au plus offrant.

— Monsieur, répliquait Robert, le dépit seul vous fait parler, car je n'ignore point que ces faveurs dont vous affirmez qu'elle est prodigue, elle vous les a refusées.

— Je vous donne ma parole d'honneur que non.

— Allons donc, monsieur !

Un terrible silence suivit ce démenti donné par Robert à Hugues, un silence de haine, un silence mortel. Le sang, d'autant plus furieux quand il s'élève contre lui-même, bouillait dans ces souples artères qu'une mère jadis avait amoureusement renfermées dans son sein. L'homme en qui Satan parle ne se reconnaît plus, et le souvenir du temps où l'on s'aimait se change lui-même alors en cette démence criminelle qui arme le bras du père contre le fils, du fils contre le père, du frère contre le frère. La colère, à son paroxysme, déclenchée par la dernière phrase, fit que Hugues changea sa cravache de main et parut se tâter, chercher sur lui un objet. Robert vit le geste, porta la main à son front, et, comme davantage effrayé de l'acte qu'ébauchait son frère que par la crainte de la mort, il lui cria, pour le rappeler à soi-même, avec un accent de reproche et d'amour infinis :

— Hugues !

Hugues lâcha l'arme dont il serrait la crosse et ne répondit que par un sanglot.

Et tous deux se regardèrent, et chacun découvrait soudain sur la face de son frère

la bonté qu'il avait quand il était petit.

A ce moment, tandis que dans la rue houleuse passait une retraite militaire, et que la lueur des torches se mêlait au vert azur et aux roses des flammes du Bengale, saint Joseph entra dans la chambre où se tenaient les deux frères.

Ils reconnurent en même temps, avec une divine émotion, le vieillard dont l'image, dans leur chambre d'enfant, présidait à leur prière et à leur coucher.

Le saint s'avançait et, dans chacune de ses mains, il portait la moitié d'une grenade vermeille, belle comme le sang de Dieu.

— Amis, leur dit-il, de sa voix pacifique et miséricordieuse, c'est la grenade que vous aviez partagée entre vous, quand vous étiez petits garçons, et que vous aviez oubliée à mes pieds. Je vous la rapporte.

Il arrive parfois, ô Joseph! que nos cœurs sont fendus et tout saignants comme les gre-

nades, et qu'un murmure les entoure comme d'un essaim aux piqûres brûlantes.

Ces fissures, produites par notre amour-propre, livrent passage aux vents et aux pluies qui peu à peu pourrissent les beaux grains. Et voici que nous ressentons, dans notre bouche, l'amère et âpre saveur de nos écorces blessées, et non le suc vermeil qui formait le fonds.

Qui n'a entendu, partagé entre l'amour et la haine, gronder cet orage : le désir de s'humilier, de pleurer, de laisser éclater son cœur, d'en donner la moitié à celui qui nous a offensé ou que nous avons offensé — et puis cette reprise de soi-même, cet orgueil qui nous fait nous roidir, frère contre frère, envenimer la blessure, lâcher sur elle à nouveau les mouches ardentes de notre susceptibilité?

Je vous supplie de ne plus nous laisser attarder à ces querelles qui nous corrompent. Envoyez-nous le grand Soleil de la charité pour cicatriser les plaies entretenues par les dards. Oh! les baisers, longuement attendus, de ceux qui se réconcilient!

Pourquoi avoir tant tardé? Combien plus que les raisonnements et les révoltes valent mieux de pauvres bras jetés autour du cou, et cette

fonte de neiges, et ces joues humides, et ces bouches qui recueillent les larmes mêlées.

Donnez à chacun ce courage qu'il veuille être le premier à excuser son prochain et à lui pardonner. Que l'ordre succède au désordre! Et qu'après l'étreinte, les deux cœurs soient tellement fondus qu'ils ne forment plus qu'un seul fruit merveilleux dont rien ne puisse altérer l'or et le sang!

Chassez loin de nous les conseillères pleines de venin, nos pensées de vengeance, ou tournez-les de telle façon qu'elles ne produisent plus, à la place des anciens ulcères, que le miel si doux de la tentation qui s'apaise et de l'amour qui a pleuré.

XVI

LE CHEMIN DE CROIX

XVI

LE CHEMIN DE CROIX

Saint Joseph me parla, vers minuit, debout auprès du Christ de la Mission :

— J'achève ici le chemin de la Croix d'un bout seulement de la petite ville. Je n'ai eu qu'à descendre et qu'à remonter un espace de quelques mètres, l'extrémité de cette rue, et je suis effrayé par toutes les douleurs, toutes les misères que j'ai rencontrées dans chaque maison.

Comme je m'étonnais :

— Voici trente ans que tu vis là. Mais, n'ayant connu que l'un après l'autre les drames intimes, les infirmités, les deuils, jamais tu n'en as dressé la liste, opéré le recensement. Il n'est pas un perron, peut-être, dont les marches ne soient les stations d'un calvaire.

Je suivis saint Joseph. La belle lune baignait de sa vapeur d'argent les roses trémières chiffonnées que nous apercevions tout contre la grille de la première maison, à droite.

Et je songeai à un fils bien-aimé que l'on avait rapporté à sa mère tout sanglant, qui s'était logé une balle dans la tête.

Miserere nostri!

La deuxième maison avait moins d'apparence que la première. Le toit cabossé, croulant presque, la galerie de bois délabrée où rôdait un chat, la cour où suintait une rigole, dénonçaient l'indigence.

Et je songeai à la fille qui se cachait là depuis trente ans, n'osant sortir de crainte de tomber en écumant dans la rue.

Miserere nostri!

La troisième maison était neuve, régulière, banale, recouverte de tuiles, fermée par une porte munie d'une boîte à lettres et d'un marteau.

Et je songeai à deux petites sœurs, à peu près du même âge, qui l'habitaient, condamnées au supplice du plâtre.

Miserere nostri!

La quatrième maison était une auberge. L'enseigne portait *Au rendez-vous des Amis.*

Et je songeai à l'un des fils des propriétaires qu'un éclat d'obus avait aveuglé. Roide et funèbre, il se tenait d'habitude vers midi, sur le pas de la porte, entre deux caisses de fusains, les yeux ouverts mais insensibles au soleil qui le réchauffait.

Miserere nostri!

La cinquième maison était une maison de maître. La muraille de son jardin était tapissée de mille plantes sauvages qui avaient pris racine entre les pierres. Il semblait que l'honneur de longues générations fît planer sur l'imposante demeure des souvenirs bénis.

Et je songeai à deux frères, l'ayant quittée à la suite d'une misérable question d'héritage, qui se haïssaient maintenant, et dont l'un avait pris la femme de l'autre.

Miserere nostri!

La sixième maison, triste, humide, noire, ressemblait à la deuxième.

Et je songeai à des journaliers que j'y

avais connus, dont la fille avait été traduite en Cour d'assises.

Miserere nostri!

La septième maison était propre et modeste, avec un jardinet devant, et, dans le jardinet, une tonnelle où il semblait qu'un jeune couple dût goûter auprès d'un enfant ce bonheur des ouvriers rangés, ce bonheur scolaire dont on rabat les oreilles du peuple.

Et je songeai à ce petit, qui faisait l'orgueil de ses père et mère, et qui avait été tamponné par un wagon de marchandises, et tué roide.

Miserere nostri!

Ici nous nous retournâmes, saint Joseph et moi, pour refaire le même chemin, en sens inverse, en regardant les maisons de l'autre côté de la rue.

La huitième maison, aux balcons de fer ouvragés, laissait apercevoir par sa haute grille un parc où les magnolias en fleurs formaient de grandes masses de nuit luisante où se serait posé un vol de colombes.

Et je songeai aux hôtes si gais, si avenants,

qui me recevaient là jadis dans leur salon Empire, orné d'une singulière pendule : une sphère et une écharpe de marbre qui avaient l'air de tournoyer dans l'espace. Deux filles, aussi jolies l'une que l'autre, avaient quitté ce seuil pour se marier, l'une avec un colon algérien qui l'avait laissée veuve toute jeune, l'autre avec un marin sans fortune, mort du typhus à Saïgon, dont elle avait eu une unique enfant qui boitait.

Miserere nostri!

La neuvième maison n'avait qu'un étage, on eût dit d'un chalet de garde-barrière ou d'un jouet. Son seul ornement extérieur était un pied de vigne rampant contre la muraille au-dessus d'un banc de pierre.

Et je songeai à son unique locataire, un pauvre comptable aujourd'hui sexagénaire, qui n'avait jamais quitté la petite ville où il avait contracté adolescent le mal qui avait lentement tordu ses membres.

Miserere nostri!

La dixième maison, avec son auvent, ressemblait à une vieillotte qui porte une visière.

Et de larges plaques de crépi, détachées ou boursouflées, imitaient sur la façade une affreuse lèpre.

Et je songeai aux deux saintes filles qui l'habitaient, dont l'une était paralytique, ne marchait que soutenue par deux servantes qui l'avaient abandonnée du jour qu'un revers de fortune ne lui avait pas permis de leur conserver les mêmes gages.

Miserere nostri!

La onzième maison était moderne, en ciment armé, incrustée de faïences multicolores, ornée de plantes grimpantes.

Et je songeai à l'ingénieur qui vivait là, qui s'était refusé à faire baptiser son enfant, qui avait condamné sa maîtresse, emportée par un mal impitoyable, à mourir inconsolée, privée du baume si doux des sacrements qu'elle réclamait.

Miserere nostri!

La douzième maison était sans prétention, mais de bon goût, située au milieu d'une pelouse, encadrée de tilleuls et de chênes.

Et je songeai au vieux garçon qui vivait là,

depuis un demi-siècle, riche, sceptique, ami des bons repas et des filles, et ne sachant pas, ne voulant pas connaître la misère des hommes, à jamais isolé, par ce bout de prairie, des enfants pâles qui passent sur la route.

Miserere nostri!

La treizième maison abritait les portiers de l'usine qui rougeoyait au loin comme une flamme d'enfer.

Et je songeai au travail de nuit, aux accidents sans nombre, aux blasphèmes des ouvriers, à la souillure des adolescentes, aux avortements, à l'alcool, à la haine qui fermente et peut déclencher du jour au lendemain une guerre fratricide.

Miserere nostri!

La quatorzième maison, la plus proche du Christ dressé que nous avions rejoint en achevant notre chemin de Croix, était le presbytère. Ses ardoises, la recouvrant comme de larges feuilles de figuier, bleuissaient sous la lune qui posait sur les vitres des mansardes des reflets de vieil ivoire et de nacre. Les

quelques cyprès plantés autour de la demeure lui donnaient un aspect funéraire qui, tout naturellement, dans mon esprit, évoquait la *Mise au Tombeau*. Une lampe brûlait dans ce caveau, la lampe du prêtre austère et digne que je voyais souvent dans sa paroisse prolonger ses oraisons.

— Il prie, me dit saint Joseph, il prie au milieu de la nuit, comme s'il était astreint à une règle monastique, il prie pour cette petite ville avec une ferveur et une douleur d'autant plus grandes que, ce que tu viens de considérer sur une longueur de quelques mètres, il l'a contemplé dans tous les quartiers, dans toutes les maisons, dans toutes les âmes, le repassant incessamment parce que, incessamment, se multiplient les croix de ce calvaire, celles que tous aperçoivent au plein jour, et celles que l'on cache sous le manteau et qu'on vient lui confier. Et cela, au cours d'un ministère de quarante ans !

Ah ! Tu n'avais jamais songé à la charge que représente, pour un prêtre, les tragédies et les épreuves de seulement une vingtaine de foyers? Les hommes se complaisent à

fermer les yeux. Que chacun d'eux regarde devant soi, et il sera édifié ! Ces douleurs, un tel apôtre les épouse toutes, et les siennes avec.

Jamais son sacrifice n'est fini, et il arrive souvent que, couvert de boue et de crachats comme mon divin Fils, il ne sait que demeurer en croix jusqu'à ce qu'un de ses bras retombe pour absoudre l'un de ses bourreaux. Mais son amour est plus grand à proportion des crimes qu'il pardonne et des plaies qu'il découvre.

Et saint Joseph ajouta :

— L'homme ne peut faire trois pas en ce monde sans gravir un calvaire, et le sol même que tu foules, que crierait-il s'il pouvait crier?

Miserere nostri!

Et, lorsque vint l'aurore, vous me menâtes, ô saint Joseph! sur ce coteau qui domine la ville, et non loin de cette roche où je m'assis

un jour avec ma fiancée. Et, quand nous eûmes embrassé du regard ce calvaire dont nous n'avions parcouru, sous la lune, qu'une infime partie, vous me montrâtes une tache sombre dans le lait céleste qui charriait des roses.

Cette tache était ronde. De loin, à mesure que montait le soleil, elle prenait de plus en plus l'apparence d'un grand nid de mousse posé au milieu des champs, et que le silence et l'oubli semblaient défendre en l'isolant. Et je reconnus ma demeure, et des larmes me montèrent aux yeux, de ces larmes qui n'ont de cause que l'amour.

Et vous me dites :

— Les flots des amères épreuves ont pu baigner les bords de ton nid, mais ils ne l'ont point submergé : il flotte paisible, et tes enfants y dorment comme dans l'arche de Noé.

Je me prosternai devant tant de miséricorde.

Et vous ajoutâtes :

— Au nom de Dieu, dis-moi, du haut de ce calvaire, si tes plaintes n'ont pas toujours été vaines? Parmi tant d'épaves que nous avons à chaque pas rencontrées cette nuit, dis-moi où sont celles de tes naufrages?

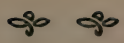
Et je n'en trouvai point.

Et saint Joseph :

— En face de la joie divine qui inonde à cette heure le berceau des tiens épargné, réponds-moi : retiens-tu un seul instant de douleur?

Je dis :

— Toute douleur est effacée. Je ne vois plus rien que l'amour dans la brume qui s'éclaire.



XVII

HIRONDELLES

XVII

HIRONDELLES

Il était une fois, me dit saint Joseph, une petite ouvrière brune qui, charpentière et maçonne, s'engagea dans ma corporation. Levée de bonne heure, agile, perçant l'azur de son mince filet de voix, c'était une hirondelle que nul que Marie et moi ne remarqua : elle avait bâti son nid dans un angle de la crèche où nous la vîmes écarquiller son œil rond vers Jésus qui venait de naître.

Jamais, depuis tant de siècles, les descendantes de cette hirondelle n'ont cessé de me donner les marques les plus vives de leur amour, et de montrer qu'elles n'ont point oublié quel lieu médiocre et saint fut le berceau de leur famille.

Je les distingue sans peine de leurs autres sœurs à cela qu'elles ne construisent leur nid que chez tous ceux dont le cœur se fait la

crèche de Jésus, et qui sont, la plupart du temps, les plus pauvres, les plus obscurs. Elles sont guidées vers eux par ce parfum que l'Espagnole (1) compare au parfum de la rose en feu, et qui s'exhale du cœur des convives nourris du pain de la messe.

Hirondelle si affairée qu'à peine entrée dans ma cellule déjà tu en étais ressortie, n'es-tu point l'une des filles de la crèche?

En ce lourd jour bleu, que tu perçais comme d'une flèche stridente, tu as jeté ton ombre rapide sur ce papier où j'écris le Livre de saint Joseph.

Image de l'enfant du peuple; ouvrière en deuil des mansardes; orpheline qui, souvent, pendant que le prêtre dit la messe, circules dans la nef, où es-tu allée?

Où que tu sois, amie, mon cœur te rejoint aussi vite que ton vol. Il t'atteint à cette hauteur

(1) Sainte Thérèse.

infinie où la lumière n'obscurcit pas les étoiles qu'un ange allume aux pieds du Nourricier du Fils de Dieu. *Et, jubilant, ce cœur ailé redescend avec toi vers la terre, et, tout au long de la basse et pauvre échoppe du Charpentier, selon le rythme qui te soulève et t'abaisse, il plane.*

XVIII

LA REPRISE

XVIII

LA REPRISE

Je vois souvent saint Joseph prendre les plus humbles attitudes, et comme s'il était encore astreint à sa vie précaire de Nazareth. J'estime qu'il en agit ainsi pour confirmer ce côté si ordinaire et si touchant qui lui est propre, et, peut-être aussi, parce que Dame Pauvreté l'emplissait ici-bas d'une telle béatitude qu'il obtient d'en revêtir encore les attributs, et d'en glorifier les gestes.

Sur un tertre bordant un sentier, au mois où fleurit le spiranthe automnal, je le vis assis ravaudant son manteau de bure qui lui donne l'apparence de l'un de ces bergers qui descendent nombreux chez nous de novembre en mars.

Son aiguille s'étant désenfilée, il s'appliquait à la remettre en état, comme s'il s'en fût fait un grave devoir, et eût trouvé dans

un incident aussi infime un joyeux motif de perfectionner sa patience.

— Je suis, me dit-il avec bonhomie, le saint des reprises. Que de fois, pour que Marie pût continuer de contempler la face de son enfant bien-aimé endormi au berceau, je la remplaçai dans mille petites besognes que je lui cachais et qui m'étaient douces !

Rapiécer un vêtement, réparer un toit, n'est-ce pas un peu du même ressort? Et les âmes ne pleurent-elles pas comme des toits troués par l'orage, les cœurs ne laissent-ils point passer le froid comme des vêtements percés? Lors donc que j'entends des sanglots ou des plaintes, vite je cours à mes vieux outils, à mon marteau, à mon équerre, voire à mon aiguille, qui deviennent alors les outils de la pure charité.

Et, fit-il en vérifiant à contre-jour que la déchirure n'était plus visible, il n'y a pas que mon vêtement qui, aujourd'hui, m'aura donné du fil à retordre ! Qu'est-ce, auprès d'un cœur de vingt ans qui vient d'être déchiré?

Il se releva. Nous marchâmes dans la direction opposée au bourg que l'on nomme

Mesplède. Et nous aperçûmes un cavalier et une amazone qui traversaient le sentier pour prendre, parmi les fougères, le lacet qui mène au château.

— Ils sont fiancés depuis peu, me dit saint Joseph. Lui est un fils unique, séduisant et riche, aussi bien qu'elle est une héritière charmante et fortunée. C'est leur troisième sortie dans la splendeur de l'automne, et ils rentrent.

Sa mère à lui, qui est veuve, avec laquelle ils vivront dans ce beau domaine, les attend. La cloche de la tourelle sonne onze heures et les pas des chevaux — regarde ! — font s'envoler des palombes.

Le couple équestre disparut entre les arbres, couleur de pêche mûre, de l'avenue.

— Ceux-là, reprit saint Joseph, ne me demandent pas que j'étaye leur toit qui n'a point de gouttières crevées, ni que je remette en état leurs vêtements sans usure et leurs âmes dont ils ne voient point les accrocs. L'égoïsme, le plaisir, la beauté, le luxe, leur donnent cette insolence qui fait que l'on se

croit invulnérable et immortel. Ils viennent de franchir la grille du parc où, il y a deux mois à peine, ce fiancé faisait à une jeune fille les mêmes déclarations qu'il prodigue depuis à sa future femme. La délaissée n'est pas loin. Voici qu'avec son père, invitée au château, elle y va déjeuner.

— Comment ! fis-je.

— La vie est ainsi faite. Ce sont là de petits martyres qu'inflige en souriant le monde à la multitude des vierges pauvres dont le cœur aimant et crédule est voué à l'abandon.

Nous voyions s'avancer sur la route, que nous avions rejointe depuis un instant, le père et la fille humiliée qui allaient à pied.

Lui, assez âgé, digne, soucieux, pauvrement mis, un mouchoir noué autour du cou, l'allure d'un hobereau qui a des mécomptes agricoles, et qui n'est certes point fait pour s'attirer les confidences sentimentales de sa fille.

Elle, vêtue de la façon la plus modeste, blonde et silencieuse comme la plage que la tempête a battue.

— Hélas ! continua saint Joseph : après l'ivresse d'un tel mirage qui brille un ins-

tant, puis laisse l'âme obscurcie dans un désert, elle va, de ce pas, faire la connaissance de « l'autre », de la rivale qui a triomphé sans peine, qui n'a même pas soupçonné le combat et qui, descendue de cheval, l'embrassera tout à l'heure comme on embrasse la petite parente que l'on veut protéger.

M'ayant ainsi parlé, je vis le saint qui s'approchait du père et de la fille et qui leur demandait l'aumône, ce dont je fus surpris, à cause de ce qu'il m'avait laissé entendre de leur gêne, et parce qu'il ne tendait jamais ainsi la main. Toutefois je ressentis la grandeur de cet acte surnaturel, d'un pauvre implorant des pauvres, et tout le prix de la charité, quand je vis la jeune fille prendre dans son sac à main râpé, d'où elle retira d'abord son mouchoir et une petite glace, deux sous qu'elle donna au Père des déshéritées.

— Avec ces deux sous, me dit saint Joseph, elle a payé sa dot et l'anneau de fiançailles que je lui ai passé au doigt, sans qu'elle s'en aperçût, au moment qu'elle pensait me secourir. Voilà une « reprise » bien plus sûre que celle que j'ai faite à mon manteau.

— Vous lui connaissez donc un autre époux?

— Oui, mais il n'est pas d'ici.

O leur gardien! *Vous savez que toutes vos vierges n'ont point la grâce d'épouser votre divin Fils; que beaucoup demeurent pleines de larmes parce qu'aucun fiancé de la terre ne vient les prendre par la main.*

Peu à peu les rossignols se taisent, les fruits au grenier vont se ternir.

Considérez celles qui, pauvres et modestes, ne demandent qu'une part à l'humble amour, qui aspirent à la lourde tâche des servantes chrétiennes, désireuses de faire naître dans le renoncement des êtres qui leur ressemblent.

Accueillez l'humiliation du père dont le cœur fait silence devant son enfant dont personne ne veut.

XIX

UN CHRÉTIEN

XIX

UN CHRÉTIEN

— Celui-là est l'un de mes fils bien-aimés, me dit saint Joseph en me montrant un vieillard assis solitaire au pied de la colline ruisselante de sources vives et de grâces.

Et je regardai l'homme. Il était gros, sa lourde tête ramassée dans l'encolure, sa barbe blanche taillée court, coiffé d'un chapeau melon aux larges ailes, vêtu d'une jaquette et d'un pantalon qui, à la base, laissait ressortir le caleçon au-dessus des souliers carrés.

Il mangeait, à l'ombre d'un hêtre, les dernières bouchées d'un morceau de pain et une tranche de saucisson. Le papier qui avait enveloppé son frugal déjeuner gisait à ses pieds avec la ficelle ayant servi d'attache. Il la ramassa, la pelotonna, la glissa dans la poche de son gilet. Puis, il se releva, s'épousseta avec un mouchoir à carreaux.

— Je le chéris, continua Joseph, comme tu peux chérir le plus petit de tes enfants. Le cœur des pères n'a pas d'âge. J'ai fait connaissance avec lui, il y a quelque soixante-dix ans, dans la chambre où il naquit au moment que mourut sa mère.

Si tu me demandes : « Qu'a-t-il fait? » je te répondrai : « son devoir ; » mais je ne pourrais citer rien de lui qui frappe l'imagination, aucune chose saillante dans cette humble vie d'un soldat sorti de Saint-Cyr, et qui ne se classait, durant ses études, ni parmi les premiers ni parmi les derniers.

Au collège personne ne le remarquait. Son nom même, Jean Dupré, semble fait pour être oublié. Il répondait posément aux questions des professeurs, il récitait sans faute ses leçons, il soignait ses copies, mais son intelligence n'avait point d'éclat.

C'était le bon élève, ses moyens étaient ordinaires : ce dont je me louais, car l'homme, qui est supérieur aux yeux du monde ne l'est pas souvent aux yeux de Dieu.

Devenu officier, il servit son pays avec conscience, combattit mieux qu'aucun, mais ne se trouva jamais dans ces occasions où

tant d'autres, qui avaient moins donné d'eux-mêmes, ou pas davantage, recevaient de brillantes faveurs.

La campagne finie, son existence se continua aussi exacte. Il ne comprenait point que l'on manquât à l'exercice, que l'on se mît en retard pour les repas, que l'on n'arrivât pas à la messe à temps. Ses hommes l'estimaient, sans beaucoup l'aimer, car il exigeait d'eux ce qu'il exigeait de lui-même.

Quant à ses égaux en grade, ils le traitaient bien, mais ils pensaient l'avoir jugé une fois pour toutes en déclarant : « Jean Dupré ne connaît pas la femme. »

Eh non ! Jean Dupré « ne connaissait pas la femme ». Il n'avait jamais songé même à se marier. Il lui semblait, que pour conquérir un cœur de jeune fille, il eût fallu de ces qualités étincelantes, de ces traits d'esprit, de ces grâces de la physionomie qu'il savait ne point posséder. Il les laissait sans jalousie à ses camarades qui s'en servaient pour enlever des dots. Ceux-ci disaient parfois : « Ce pauvre Jean Dupré... »

Peu à peu l'indifférence où le tenaient ses chefs se tourna en passe-droits. Il commu-

niait souvent, ce qui fut un motif de plus à certains de l'oublier. On ne lui donna que l'avancement qu'on ne pouvait lui soustraire, et encore, soit erreur, soit mauvaise volonté, il semblait que sur les tableaux son nom ne pût jamais être inscrit à l'heure exacte.

Moi seul, poursuivit saint Joseph, connaissais la vie profonde de mon vieil enfant qui se confiait à moi. J'étais seul témoin de la joie où le plongeaient cet oubli et ces injustices qu'il me demandait de se voir continuer afin d'entrer davantage dans mon intimité. Ah ! Je ne la lui ai pas refusée ! Maintenant, sa « retraite » lui permet de se donner davantage à la Sainte-Famille. Il prélève, sur ses pauvres rentes, des aumônes d'un prix infini, comme celle qu'il a faite aujourd'hui, aux miens et à moi-même, en payant son billet de troisième classe pour venir prier à l'ombre de ces eaux pures où Marie est apparue.

Ainsi parla Joseph.

Jean Dupré, dont les jambes se faisaient lourdes dans son pantalon marqué aux ge-

noux, poursuivit sa route entre les bois noirs et le ciel bleu.

Vous m'êtes témoin, ô saint Joseph! que les seules vraies joies que j'ai goûtées, c'est dans l'ombre quand je me sens avec vous.

Lorsque l'on est privé d'honneurs, combien il est doux d'aimer son métier, de se dire que l'on travaille sur votre établi et que notre famille contemple notre œuvre du moins avec l'œil bienveillant de la foi!

Qu'ils en ont vu, Jésus et Marie, d'hommes qui vous tenaient pour peu de chose, qui dressaient en face de votre boutique aux meubles simples et honnêtes leur art décoratif! Ce n'est pas chez vous qu'un Pilate eût commandé son lavabo, Hérode son lit, César sa chaise.

Ils s'adressaient aux fournisseurs officiels qui en recevaient de la gloire.

Mais vous, Patron bien-aimé, vous avez déposé dans le cœur des ouvriers de bonne volonté, à qui ne vont point les faveurs des puissants de ce monde, cette graine cachée qui s'ap-

pelle l'amour et qui ne se vend ni ne s'achète. Cette graine, vous la faites tant fructifier en moi, et embaumer, que ma bouche ne sait vous dire mon allégresse.

Donnez-moi l'ombre, sinon mon amour est mort.

XX

LAMBEAUX DU PASSÉ

XX

LAMBEAUX DU PASSÉ

Gurs est un pays sans gloire où je me retrouvai, à quelque trente ans en arrière, cheminant par un sous-bois. Ce fut bien un jour quelconque du passé, mais empreint d'une solennité singulière. Chaque détail, qui, jadis, m'avait paru d'une parfaite insignifiance, s'amplifiait comme un objet au fond de l'onde, s'élargissait en frissons jusqu'à la surface. J'avais cette certitude que je n'avais rien vu, rien entendu jadis de ce que je revoyais et réentendais cette fois dans une atmosphère qui baignait les êtres et les choses, et qui émanait de saint Joseph.

Il ne me parla point, durant ce jour ni l'autre qui suivit. Mais rien ne me prend davantage que ce silence observé souvent par lui. Mon cœur est alors, d'une façon continue, comme une chaude veilleuse dont la

lueur égale est propice aux plus douces contemplations. Il n'y eut rien, absolument rien d'extraordinaire en apparence, dans cette revue du passé. Néanmoins le sens de l'éternel s'y dégageait du transitoire d'une manière qu'il m'est bien impossible d'exprimer autrement que par la traduction la plus banale. Je sais que d'aucuns n'en saisiront rien. Mais ceux qu'il plaît à saint Joseph d'éclairer, comme il fit pour moi, démêleront sans doute ce qu'il y a de divin dans ces vieilles heures que je n'avais pas su vivre avant qu'elles sonnassent à nouveau. Je les « donne » ici sans m'en expliquer davantage, sans renseigner mes frères sur l'origine de certaines personnes, — d'ailleurs mortes, — sans m'excuser de les introduire dans cette histoire comme des gens passent, causent et s'en vont, qui ne vous ont pas été présentés.

Henri Dufaur me dit :

— Les champignons sont nombreux autour de la palombière ; connais-tu le nom de cette fleur mauve?

Je regarde Henri Dufaur tel que je le connus à cinquante ans, l'allure trottante d'un chien à lièvre, et nerveux, babillard, vêtu d'un

costume couleur feuille morte, chaussé de guêtres à boucles, coiffé d'un feutre déformé, le fusil de travers sur le dos.

« Les champignons sont nombreux, » a-t-il dit.

Qu'il est donc beau de voir la terre enveloppée de ce manteau d'automne, parsemé de ces larges boutons de cuir et de pourpre, de safran et d'ivoire, que je n'avais jamais encore observés et qui sortent à l'instant des mains de Dieu ! N'existaient-ils donc pas il y a trente ans?

Ah ! oui, sans doute.. Mais pas avec le même amour.

« Autour de la palombière, » a-t-il dit.

Et je goûte l'amertume qui précède la Toussaint, le fracas des oiseaux flexibles dans les branches des chênes, le recueillement de la cabane, les sautes brusques de vent, les coups d'averses irréguliers et tambourinants, les déchirures d'azur où passe la vitesse des nuages, le long silence des chas-

seurs, la jeune fille qui élève la voix comme un archet.

Mais tout cela qui se passe, jadis ne l'as-tu point ressenti?

Sans doute, mais pas avec le même amour.

« Connais-tu le nom de cette fleur mauve, » a-t-il dit.

C'est le colchique d'automne. Mais je ne le cueille qu'à présent dans la mousse d'autrefois. La brume tombe sur la forêt. Je sais ce que signifie ce calice : je revois ma douce chienne, à l'époque où j'étais malade, toute blanche, décrire des lacets sur la prairie qu'il colore.

Alors, ne l'avais-tu pas vu s'épanouir?

Que si ; mais pas avec le même amour.

Henri Dufaur continue de s'avancer avec moi dans le sentier que les chasseurs ont garni de lauriers d'Espagne. Et voici qu'un paysan triste et long vient vers nous, son vieux fusil retenu par une corde passée à l'épaule. Je le reconnais. C'était un voisin de mon ami, qu'il accompagnait parfois aux palombières. Je réentends la voix navrée dont il prononce :

— Ma vache est morte cette nuit.

Et voici que je m'attriste, que ce médiocre incident prend une ampleur extraordinaire dans la forêt où les fougères jaunes se déchirent comme des dentelles, où les limaces glissent, où règne je ne sais quelle menace, où les premiers frissons d'hiver rendent les choses inquiètes.

« Ma vache est morte cette nuit, » a dit le pauvre homme.

Cette phrase, ne l'avais-tu pas entendue lorsque tu étais jeune?

Oui, mais pas avec le même amour.

Vers midi, le temps se rasséréna. Nous redescendîmes de la palombière, Henri Dufaur et moi, pour gagner l'antique demeure où il me recevait, dont la grille était ornée de fleurs de lys rouillées. Nous déposâmes nos armes dans la bibliothèque poudreuse où les poètes classiques, les voyageurs et les juristes voisinaient.

Il y avait, juste au-dessus du secrétaire,

une photographie presque effacée représentant un enfant de trois ou quatre ans, et, entre elle et la vitre du cadre, on avait inséré une mèche de cheveux.

A la question que je posai, Henri Dufaur répondit :

— Le pauvre petit mourut à quatre ans.

Il est certain que, jusqu'à ce jour, et bien que j'eusse plus d'une fois emprunté, pour écrire là, quelque plume grinçante et de l'encre à laquelle on ajoutait de l'eau, je n'avais que distraitement arrêté mon regard sur cette relique.

Donc cet enfant, coiffé d'une toque, vêtu d'une robe écossaise, avait réellement existé.

Des gens qui s'appellent un père et une mère l'avaient engendré dans la joie, couché dans un berceau, puis, quatre ans après, avaient joint ses mains inertes et l'avaient mis au cercueil. Il m'avait donc fallu trente ans pour me dire que cette tache d'ombre, fixée au mur, avait sa raison d'être, et que jamais, sans qu'ils pleurassent, les yeux maternels ne s'étaient posés sur elle.

Étais-tu donc sans cœur?

Hélas ! Je ne m'étais pas encore trouvé

au chevet de l'un de mes enfants malade, je n'avais pas cru pouvoir le perdre, mon âme n'était point restée en suspens durant trois jours, comme la vôtre, ô Joseph !

Ce portrait jauni, je l'avais vu jusque-là sans le voir, je l'avais vu sans amour.

Comme, après quelques instants, on nous servait à déjeuner, Henri Dufaur me dit :

— Ces assiettes à fleurs viennent de l'héritage de l'oncle Blaise. C'est tout ce qu'il a laissé. Il est mort ruiné.

Au moment que j'entendis cette phrase, je revis l'homme qui, dans mon enfance, était passé auprès de moi sans que j'y prêtasse attention. L'oncle Blaise portait de grands favoris blancs qu'il caressait. Il avait l'air triste, mais dès qu'on lui parlait, sa figure prenait une expression de reconnaissance et d'ineffable bonté. J'ai observé cette variation chez ceux qui ont à se faire pardonner leur misère par ceux chez qui ils vivent.

Aujourd'hui, je comprends la valeur inestimable de cette faïence coloriée.

« C'est tout ce qu'il a laissé. »

Mais n'était-ce pas quelque chose? Et, tandis que j'égrenais au-dessus une grappe, je songeais à toute la malechance de l'oncle Blaise, à tout ce qu'il avait tenté sans succès pour réussir, jusqu'à ce que, infirme par l'âge et les chagrins, il fût venu à Gurs implorer, dans cette maison, un morceau de pain et un lit qu'on lui avait donnés.

Donc je mangeai dans l'assiette un raisin qui me parut plus doux que tout, un raisin qui avait le goût que donne aux aliments le don du pauvre.

Tu ignorais donc la bonté de ces vignes qui courent sur le flanc des collines de Gurs?

Je la connais maintenant que vous m'avez révélé, ô saint Joseph, le prix infini de la moindre créature et de la moindre chose.

Ces chers lambeaux du passé que vous m'avez permis de recueillir, ils sont dans le reliquaire

que je dépose sur votre autel, ô saint Joseph!

Comment avais-je négligé tant d'amours enclos dans des choses et dans des êtres quelconques? Pourquoi n'entendre qu'aujourd'hui ce bruit de la pluie d'autrefois et cette berceuse d'un ancien vent qui calmerait l'esprit le plus malade? Pourquoi n'aperçois-je que maintenant cette forêt ruisselante et ces doux visages, et n'aspiré-je que dans mon âge mûr les parfums de ma jeunesse?

Ah! C'est que vous me donnez, dans ce pèlerinage que je fais avec vous, le sens de ce qu'il y a d'immortel et de précieux dans le souvenir. Au lieu de fuir le passé, avec vous je m'en rapproche à mesure que j'avance. Et, à la limite où Dieu a posé ma tombe, je vois palpiter le rideau de peupliers de mon enfance, tout déchiré par un ciel merveilleux.

XXI

LA COMPASSION PATERNELLE

XXI

LA COMPASSION PATERNELLE

— *Comme un père a compassion de ses enfants*, me dit saint Joseph, *Dieu a compassion de ceux qui Le craignent.* Et c'est pourquoi celui-là qui est père par l'esprit, ou par la chair et l'esprit, seul connaît la compassion.

Oh ! Que souvent l'homme le plus dur sent son cœur se fondre de pitié, dans l'une de ces circonstances, insignifiantes pour la plupart des gens, où entre en jeu la paternité !

Je veux, ajouta le saint, que tu sois le témoin d'un drame, à la fois doux et pénible, où la compassion d'un père pour l'un de ses petits se montre si tendre que mes disciples en seront émus, et que les esprits forts n'y verront que puérilité sentimentale.

Personne n'est cependant plus énergique, plus maître de lui, plus *homme* en un mot, que le père dont je parle. Ranime tes sou-

venirs. Tu l'as jadis connu opulent dans une grande ville.

Dès que saint Joseph eut prononçé un nom que je tais ici, je me trouvai soudain transporté à quelque vingt ans en arrière dans les salons d'un négociant que ses plantations de la Havane situaient au premier rang du commerce bordelais. Je revis, dans l'étroite rue du Chai-des-farines, toute proche des quais, ce luxueux confort plein de goût qu'entretenait une créole d'illustre famille que mon ami avait épousée par amour.

Il ne semblait pas, malgré ce désintéressement qu'il avait montré dans une alliance où il trouvait son bonheur, qu'il fût touché facilement par les épreuves de son prochain. Il ne se départait pas d'une certaine roideur vis-à-vis d'anciens condisciples auxquels la vie n'avait point souri. Il était sincère lorsqu'il prétendait qu'une victime du sort, quelle qu'elle soit, est responsable de sa maladresse. Il n'admettait pas que l'on ne réussît.

Je connais plusieurs personnes de la sorte, comblées de biens, qui tiennent pour imbécile, paresseux ou canaille, tout homme qui n'a

pas su mettre au large lui-même et les siens. Il possédait un autre défaut assez répandu. Il critiquait, chez les humbles, le moindre plaisir qu'ils se donnent. Et lui, qui en dehors de ses voyages d'affaires aux Antilles, avait parcouru, par distraction, *avec sa femme*, le monde entier ; dont la loge au théâtre était des mieux placées, ne pouvait supporter d'entendre dire que le petit professeur d'en face était allé, en compagnie de sa nombreuse famille, passer le dimanche à Arcachon.

Je donne cet homme pour ce qu'il est, du moins tel qu'il me réapparut au moment où saint Joseph me le nomma. J'avoue que je n'avais guère songé à lui depuis ces vingt ans qui s'étaient écoulés entre alors et maintenant. Et, que le saint m'en eût parlé au sujet d'une affaire où la compassion la plus délicate entrait, ne pouvait que m'intriguer.

Ce petit *drame* se joua divinement sur la place de Laàs où saint Joseph m'avait conduit, au cours de cette promenade, en me tenant ces propos. Laàs est un joli village où je ne me rends que rarement, situé au bord du gave. J'étais fort loin de me douter

que ce riche négociant, que j'avais autrefois connu dans son hôtel, à cinq cents mètres de ses entrepôts, eût essuyé l'un de ces coups du sort, tel qu'il n'en est d'aussi déconcertants que dans les fables de La Fontaine et dans la réalité quotidienne ; et que, depuis environ un an, il se fût venu fixer avec sa femme et leurs cinq enfants dans une maison médiocre, sise à Laàs, que lui avait laissée une cousine.

J'appris ces détails de mon saint qui, le plus simplement du monde, m'invita à m'asseoir auprès de lui sur un banc qu'ombrageaient des ormeaux sous lesquels des ménétriers faisaient entendre leur naïve musique d'insectes. En effet, c'était le jour de la foire de Laàs, l'une de ces pauvres foires où des bateleurs installent, non loin des bestiaux, leurs baraques à divertissements.

Cependant, au milieu de la place dont elle occupait une bonne partie, une tente abritait l'un de ces cirques dont une misérable fanfare saccadée rythme le galop de chevaux faméliques, montés par de minables gymnastes.

Deux clowns, à l'entrée, vendaient les billets.

De l'endroit où nous étions assis, j'admirai toute une société des plus brillantes, descendue du château de Laàs, et qui se donnait cette fantaisie d'aller assister à cette *représentation* qui est bien, hélas ! la représentation de la vie, avec ses misères et les oripeaux qui les masquent.

Or, en ce moment, une petite fille souffrait beaucoup dans son cœur. Et cette petite fille n'était autre que la dernière enfant, âgée de dix ans, de mon ami jadis si riche, aujourd'hui dénué de toute fortune, et dont la situation était précaire à ce point qu'il ne pouvait se permettre la dépense superflue du moindre centime. Cette Benjamine était appelée Aglaëte par ses père et mère.

— Et ceux-ci ont eu ce gros chagrin, m'expliqua saint Joseph, de ne pouvoir payer le spectacle du cirque à l'enfant qui en avait admiré le beau passe-rue. Mais « *cela n'eût pas été raisonnable* ».

Et c'est pourquoi, ayant entendu dire par de petites pauvres qu'il y a des trous à la toile du cirque, et des fentes, par où l'on regarde gratis la comédie jusqu'à ce que

l'homme vous en chasse, Aglaëte venait de s'enfuir de chez elle.

Elle était sortie sur la pointe des pieds par la porte du jardin et voici que, mêlée aux gamins et aux gamines du village, elle s'efforçait, en se fermant un œil avec la main, et en écarquillant l'autre, d'apercevoir à l'intérieur le poney qui tournait au son de la musique et l'écuyère, couleur de sucre d'orge, qui envoyait des baisers.

Les cheveux d'Aglaëte luisaient au soleil.

Soudain le père, qui recherchait son enfant depuis quelques minutes, parut sur la place. Il passa près de nous. Je le reconnus après vingt ans, bien que sa moustache taillée en brosse eût beaucoup grisonné. Sa tournure était haute, élégante, fière comme jadis. Il coiffait un feutre clair et tenait un jonc à bout d'ivoire.

Il aperçut Aglaëte essayant de se donner le pauvre plaisir qu'il n'avait pu lui payer.

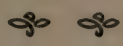
Et un lourd chagrin le prit.

Il s'approcha doucement d'elle et, sans violence, tristement, du bout de sa canne, il détourna l'enfant du spectacle, puis il la prit par la main pour la ramener chez lui.

Tandis qu'il s'en allait, je vis que son dos se voûtait.

Et saint-Joseph me dit :

— Telle est, pour toi, la grande compassion de Dieu.



Ce n'est point seulement du bâton du prophète que Dieu se sert pour que la source jaillisse du rocher, mais il lui suffit d'un passereau qui, de son bec fragile, émiette la mince couche de marne, et l'eau accumulée longtemps dans le sein de la pierre s'écoule à travers la campagne et la fertilise.

Faites, ô saint Joseph! que, par sa faiblesse et son innocence, l'enfant touche peu à peu le cœur de son père, l'attendrisse jusqu'aux larmes, en fasse sortir une source qui semblait perdue.

XXII

LE PERCEPTEUR

XXII

LE PERCEPTEUR

A l'époque où l'on chasse la caille, je me trouvai en présence de Joseph dans un bois où coule une rivière. Entre les fûts des chênes, l'on voyait luire l'or et l'azur des champs où je me rendais, mon fusil sous le bras. Il était assis sur le rebord d'un pont étroit et lierreux sous lequel l'eau s'engouffrait en gloussant. Son aspect était, comme à l'habitude, d'un vieil homme, une de ces figures familières que nul ne s'étonne de rencontrer un peu partout dans notre France, et dont on dit qu'on croit les avoir toujours vues.

— Je sais, me dit-il, sans autre préambule, que ce bon M. Durand, le percepteur d'Ozenx, a sur le cœur, en ce moment, de grosses peines.

Accompagne-moi, nous lui rendrons visite ensemble.

En suivant la berge, nous n'avions guère qu'à parcourir deux kilomètres pour que s'ouvrît devant nous la grille du jardinet de M. Durand qui remplissait, depuis de longues années, l'humble ministère que l'État lui avait confié.

Nous le trouvâmes assis dans son bureau, un chapeau de paille sur la tête, en bras de chemise, ayant étalé sur une chaise sa jaquette râpée où, comme un coquelicot, brillait le ruban de la Légion d'honneur que lui avaient valu ses services dans l'armée.

Je compris, dès les premiers mots qu'ils échangèrent, que Joseph et M. Durand s'étaient déjà rencontrés, mais que le percepteur n'avait su découvrir, dans le saint, qu'un ancien charpentier un peu nomade qui lui donnait des conseils sur la conduite des ruches.

M. Durand ne parut pas surpris de nous voir arriver ensemble, sachant mon goût pour les longues marches, qui me rendent familier à toute la population paysanne et routière. Sans doute même, crut-il, en nous voyant

cheminer de concert, que Joseph me doublait pour la chasse et dissimulait une arme. Que la Vierge pardonne à M. Durand, s'il l'a porté, ce jugement téméraire que les mœurs du Béarn justifient !

— Vous accepterez bien, messieurs, nous dit le percepteur, de vous rafraîchir?

Comme il refermait la porte, qu'il avait ouverte pour donner un ordre dans la cuisine à côté, je vis que ses pieds, chaussés de pantoufles, étaient enflés.

— Ouf ! fit-il en se rasseyant, que je suis oppressé !

J'ai beau enlever ma veste, j'ai toujours cette impression que le temps est à l'orage.

Nous nous tûmes. J'éprouvais cette gêne qui provoque le silence chez celui qui découvre un mal incurable, trop vite pour rassurer le patient.

A ce moment, une fillette d'une quinzaine d'années, l'unique enfant qui restât à M. Durand, qui était veuf, et qui avait perdu deux fils et une autre fille, apporta un plateau où

étaient posés une bouteille, deux verres et un bol de tisane fumante.

— Verse du vin à ces messieurs, Juliette. Quant à moi...

Lorsque la petite se fut retirée, le percepteur reprit :

— ...Quant à moi, je ne boirai que ceci. Monsieur Jammes, vous qui herborisez, vous devez connaître la digitale? Ce sont des infusions de feuilles de digitale que le médecin m'ordonne de prendre. Comment est sa fleur? Est-ce qu'il y a de la digitale dans le pays?

— Non, monsieur Durand, la digitale ne vient que dans la région montagneuse. Elle aime la silice. Ses fleurs sont des cloches blanches et pourprées, velues comme ses feuilles, et elles forment des grappes.

Il m'écouta vaguement. Je le voyais s'absorber à nouveau dans une méditation où il devait être plongé à notre arrivée, et dont il essayait en vain de se distraire.

Il assujettit ses lunettes, fit basculer son chapeau, et :

— Messieurs, nous déclara-t-il, vous avez devant vous un homme bien malheureux.

Et il serra fortement les mâchoires pour ne pas pleurer.

Il ajouta :

— Je vais mourir, et je suis absolument ruiné. Ruiné par ceci.

Et il nous montrait, sur sa table, une enveloppe.

— Là dedans, il y a une lettre qui m'annonce la faillite d'une Société à laquelle j'avais confié non seulement toutes mes économies de trente ans, mais encore une somme que j'avais empruntée en hypothéquant ma petite maison. Il ne me reste que mon traitement de percepteur, il monte à douze cents francs, et ma croix. Quand je ne serai plus là, que fera Juliette sans mère, ni frères, ni sœurs, sans ressources? Où ira-t-elle, expropriée d'ici? Qui la nourrira?

— La Providence.

Cette réponse, formulée par Joseph, étonna visiblement M. Durand qui releva la tête.

Mais moi, qui savais quel hôte le percepteur avait accueilli dans son bureau, je ne fus pas surpris le moins du monde par cette parole consolatrice.

Jamais d'ailleurs ne s'était fait entendre si douce à mon oreille la voix qui la prononçait, la voix que je distingue entre toutes parce qu'elle élargit mon âme dans une joie sans nom.

— Ni sa mère, ni ses frères, ni sa sœur, n'ont cessé de protéger leur petite Juliette, dit Joseph. Mais si bons et fidèles que les croyants soient, il faut leur rappeler la belle vérité du Ciel. Ils l'oublient à chaque minute, dans la moindre adversité. Vous vous lamentez sur ce que l'enfant qui vous est si chère ne pourra plus jouir de votre enclos, et de ces deux ou trois chambres où les vôtres ont agonisé, où l'affliction du cœur et de l'esprit pèse encore sur vous à cette heure. Souhaitez-vous donc, pour elle, une existence identique à la vôtre pour que, par une jour-

née attristée comme celle-ci, elle plaigne à son tour ses enfants de ne leur laisser que les désillusions et les ruines qui sont le partage de tous sur la terre? Ne demandez plus, mon ami, pour celle qui vous continue, que la demeure et le jardin éternels que nous possédons dès ici-bas en nous-mêmes, avec tous nos morts qui y vivent. C'est l'enclos de la grâce. Juliette l'habitera, vêtue comme un lys, et mieux nourrie que les passereaux.

Homme si humble, qui avez fait tout votre devoir, pourquoi éprouveriez-vous de la peine au moment où vous n'allez plus quitter votre enfant? Laissez vos impressions vaines et découragées.

C'est à présent que le foyer gaiement s'allume, et que le trésor est acquis. L'angélus éternel sonne. La montagne s'éclaircit, la vallée rit, la maison paternelle s'ouvre. La tâche est accomplie. Les troupeaux montent vers les bergeries de l'amour.

Le *Patron des mourants* se tut un moment, puis il me dit :

— Ce juste a rendu son dernier soupir. Il s'est endormi sur son pauvre registre qui

lui causait tant de souci, *parce qu'il le voulait à jour.*

Et maintenant va chercher son enfant. Il faut qu'elle voie combien il est grand, et qu'elle nous aide à l'habiller comme pour la fête.

O mes petits! non, je vous le jure : il ne vous abandonnera jamais celui qui marche d'un air peuple, avec sa règle sur l'épaule et son sourire dans sa barbe. Il ne vous abandonnera pas car je ne rougis point de lui dont le monde a honte.

Vous qui dormez, éveillez-vous! Allons voir saint Joseph. L'aube ruisselle tellement qu'on dirait qu'il pleut. Il sort de la vallée radieuse avec son Enfant dans les bras. Et la Vierge est endormie sur l'âne.

Viens, Bernadette, viens, Emmanuelle, viens, Paul, viens, Marie, viens, Michel, viens, Anne! Et toi, Françoise, qui ne sais pas

marcher, soutenue par ta mère, tends les mains et ris comme une innocente!

C'est lui qui est devant. Lui. Le Ciel se rapproche.

Et tout le reste n'est qu'une fumée de pâtre déjà dissipée.

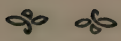


TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	— L'Appel	1
II.	— La Rencontre	7
III.	— La Servante	15
IV.	— Les Lys	25
V.	— Michel	35
VI.	— Le Mari trompé	49
VII.	— Une Petite Fille	59
VIII.	— La Mèche qui fume encore	69
IX.	— L'Existence embarrassée	77
X.	— Le Mariage fortuné	89
XI.	— Le Passeport	145
XII.	— L'Autel	159
XIII.	— Le Dernier Sommeil	171
XIV.	— Amours dans l'ombre	181
XV.	— La Grenade	195
XVI.	— Le Chemin de Croix	207
XVII.	— Hirondelles	221
XVIII.	— La Reprise	227
XIX.	— Un Chrétien	235
XX.	— Lambeaux du passé	243
XXI.	— La Compassion paternelle	255
XXII.	— Le Percepteur	265

279

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer

par Plon-Nourrit et Cie

à Paris, le 22 mars 1921.

BINDING LIST JAN 1 1946

PQ
2619
A5L5

Jammes, Francis
Le livre de Saint Joseph

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY